



#### Illustration de la couverture

Ho Chi Minh, Viêt Nam, peinture murale représentant le yoga © Pascal Deloche / Godong

### Illustrations pleine page

p. 4 : Trace

© Jellel Gasteli / Godong

p. 38 : Atelier de reliure de l'Abbaye de Cîteaux (France)

© Philippe Lissac / Godong

p. 60 : Fondation Louis Vuitton, Paris

© Fred de Noyelle / Godong

p. 70 : © Illustration, Nicolas Fossati

### **Sommaire**

ÉDITORIAL

Entre luxe et malheur par Pierre Emonet sj	3
DÉPAYSEMENT MÉDITATION La vie est un achèvement par Jean-Blaise Fellay sj	5
PHILOSOPHIE  Partir et gagner de nouvelles dettes par Étienne Perrot	sj 8
RELIGIONS <b>Le judaïsme, une religion de la terre</b> par Liz Hiller	12
LETTRES Le chemin du Zanskar (Inédit) par Elisa Shua Dusapin	15
PSYCHOLOGIE Les enracinements à l'épreuve de l'Histoire par Jean-Claude Métraux	18
Équilibre et ouverture par Raphaël Broquet	22
ÉDUCATION  Des racines pour s'ouvrir au monde par Amanda Spierings	25
ÉTHIQUE Le tourisme, pour le pire et le meilleur par Olivier Abel	28
SOCIÉTÉ Voyager ou préserver la nature par Céline Fossati	32
Des clochers suisses, au Palais de l'Europe par Lucienne Bittar	35
DISCIPLINE	
POLITIQUE Transgression et politiquement correct par René Longet	39
ÉDUCATION Face à la crise de l'autorité par Marco Maltini	42
REGARD  Dis-moi de quoi tu te gaves par Eugène	46
SPIRITUALITÉ Un moyen, pas une fin par Bruno Fuglistaller sj	49
Faire de la place dans sa vie par Yvan Mudry	50
TÉMOIGNAGE Une manière d'être par Mireille-Teresa ocd	55
CULTURE	
LETTRES  Peine perdue par Jérôme Meizoz	61
ARTS	
Le monde coloré et apocalyptique de Dulk par Amanda Spierings	62
LIVRES OUVERTS	69



choisir

**Direction**Pierre Emonet sj **Rédaction** 

REVUE CULTURELLE JÉSUITE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj, Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj **Administration et abonnements** Geneviève Rosset-Joye

rue Jacques-Dalphin 18 - 1227 Carouge (Suisse)

Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI): Frs 48.-

administration@choisir.ch tél. +41 22 827 46 76

Édition papier + web 1 an Tarif normal: Frs 55.-

GRAFIX Communication visuelle rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression Imprimerie Fiorina rue de Scex 34, 1950 Sion

Europe: Frs 60.– Autres pays: Frs 65.– Abonnement de soutien: Frs 80.– Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port)

Site Web www.choisir.ch Maquette

Lucienne Bittar, rédactrice en chef Céline Fossati, journaliste Av. du Mail 14B – 1205 Genève redaction@choisir.ch tél. +41 22 808 04 19 Conseil de rédaction

### J'aime ma liberté, Seigneur...

Après l'amour, c'est le don le plus beau que tu m'as fait. Mais si, pour être libre, je devais blesser, frustrer, manipuler ou m'imposer à l'autre, je préfère alors ne pas m'en servir.

J'aime mon indépendance, Seigneur...
Avec elle, je puis marcher seule, debout la tête haute...
Mais si elle m'empêche d'écouter,
de connaître, d'accepter, d'aimer l'autre,
je préfère ne pas être indépendante.

J'aime mes qualités, Seigneur...
Elles m'aident à me dire à l'autre, à m'accepter comme je suis avec mes limites...
Mais si cela m'empêche de recevoir de l'autre, de m'émerveiller devant ses richesses, je préfère ne pas en avoir.

Car encore plus que ma liberté, mon indépendance, mes qualités, encore plus que la musique ou les fleurs qui m'entourent, j'aime et je tiens à la présence de l'autre dans ma vie.

Grâce à lui, je suis aujourd'hui ce que je suis.

Il m'a appris à mieux te connaître aussi Seigneur.

Il est ce que j'ai de plus précieux au monde.

Danielle Picard (in cursillos.ca)

## Éditorial

### Entre luxe et malheur

Pierre Emonet sj directeur

Dépaysement, mot magique, qui évoque aussitôt des horizons nouveaux prometteurs d'espace, la distance prise par rapport au quotidien, l'affranchissement des contraintes habituelles pour se retrouver libre et léger. Adieu stress, fatigue, routine ennuyeuse qui émoussent la vivacité de l'être!

Nul besoin de s'appeler Cendrars, Bouvier ou Maillart pour gagner d'autres cieux. Les marchands vous emmènent à petit prix easy flirter avec des vieilles pierres et des cultures exotiques, sans trop vous éloigner de votre propre monde. Un zest de dépaysement pour l'illusion, et le wifi pour ne pas se retrouver orphelin de son environnement familier, avant de retourner au pays. «Heureux qui comme Ulysse...»

Se retrouver libre et léger, le vrai dépaysement, est d'un autre ordre. Il entraîne chacun en un rude voyage, au-delà des formatages familiaux, sociaux, économiques ou religieux qui corsètent l'existence. À ceux et celles qui souhaitent gagner les rives de la liberté, Ignace de Loyola propose l'itinéraire de ses fameux *Exer*cices.

Modèle de discipline, l'entreprise n'est pas à bas-prix. Elle exige de la constance et pas mal d'entraînement. Il s'agit moins de tuer le désir, comme le voudraient certaines sagesses, que de le réorienter jusqu'à trouver la mobilité de l'être, la souplesse et la disponibilité face aux circonstances les plus déconcertantes d'une existence. Le vrai dépaysement, voyage vers la liberté, est le fruit d'une discipline exigeante.

\*\*\*

D'autres partent bien malgré eux en de tristes croisières. Chassés de leurs terres par la guerre, la famine, les crises politiques ou ... des multinationales irresponsables, des hommes, des femmes, des enfants errent à la recherche d'une nouvelle patrie. Par monts et par vaux, à la merci de passeurs sans scrupule. Dépaysement à prix fort!

Si la mort n'a pas été au rendez-vous en mer ou dans la montagne, le voyage se termine face à l'indifférence d'un mur aveugle ou devant d'agressifs barbelés. Sans autre horizon que le désespérant alignement d'un camp de toile, sans autre environnement que la promiscuité de cultures brassées dans un même malheur. Seuls restent les débris d'une famille désemparée, ultime parcelle d'une patrie perdue.



### La vie est un achèvement

Jean-Blaise Fellay sj, Villars-sur-Glâne

Le mythe de Sisyphe illustre l'absurde de l'éternel recommencement des cycles terrestres. Ainsi en est-il du venir et du partir. Comment trouver du sens dans notre monde? L'espérance chrétienne propose une rupture, l'offre d'un nouveau départ et une réconciliation finale. La parabole du fils prodigue nous y invite.

Jean-Blaise Fellay a été directeur spirituel des séminaires diocésains des évêchés de Lausanne, Genève et Fribourg et de Sion, professeur à l'Institut Philanthropos et rédacteur en chef de notre revue durant 14 ans. Il tient une chronique régulière sur jesuites.ch.

Se connaître soi-même est la plus difficile des choses. Un conte indien raconte l'histoire d'une biche musquée qui avait perçu, dès la naissance, un parfum qui l'avait fascinée. Dès qu'elle eut conquis son indépendance, elle partit à la recherche de cette odeur merveilleuse, promesse de plénitude et d'épanouissement. Elle en percevait par moment les effluves et se précipitait dans sa direction mais, à peine arrivée, le vent tournait et la faisait disparaître.

Elle parcourut ainsi des pays et des continents, jusqu'à ce que, fatiquée,

désespérée, croyant sa recherche vaine, elle se jeta du haut d'une falaise. Dans sa chute, sa glande à musc se déchira, libérant le parfum. C'est ainsi que la biche de l'Himalaya apprit, au moment de sa mort, que ce qu'elle avait cherché partout au dehors était caché au fond d'elle.

Cette histoire reioint le récit de l'enfant prodigue chez saint Luc (15,11-32). Un riche propriétaire avait deux fils. Le cadet réclamant sa part d'héritage quitte la maison, mène une vie déréglée et en paie durement les conséquences. À bout de forces, se souvenant de la situation heureuse qui était celle de son enfance, il prend le chemin du retour. À sa grande surprise, le père l'accueille sans reproches. Mieux, il organise une fête et tue le veau gras. S'ensuit la colère de l'aîné, resté au travail dans le domaine paternel, qui s'estime injustement traité. Le père lui fait remarquer qu'il dispose de tout à la maison mais qu'il ne semble pas avoir su en profiter. Il est, quant à lui, tout à la joie d'avoir retrouvé son cadet et convie tout le monde au festin. L'allégresse est générale, sauf pour l'aîné.

### La joie de la retrouvaille

La leçon de ce récit est double. Le cadet n'a pensé qu'à s'emparer de l'héritage. Il n'en a pas profité puisqu'il l'a dilapidé. Au fond, il était jaloux de la richesse paternelle. Il l'a saisie comme le ferait un voleur, sans accorder la moindre attention au lien filial. Quand il revient, affamé, il songe simplement à rejoindre la condition des serviteurs du domaine qui profitent du logement et du couvert. Il espère obtenir la bienveillance du maître et ne pas être rejeté. Or le patriarche ne mentionne ni les dépenses ni l'immoralité, seul compte pour lui le lien. Et voilà que celui-ci est restauré: le fils perdu est retrouvé.

### La vie est un achèvement

C'est un thème récurrent de l'Évangile, la retrouvaille apporte plus de joie que la paisible possession. Ainsi de la femme qui a perdu une pièce de monnaie ou du berger sa brebis. Ce que nous enseigne la parabole, c'est que nous négligeons la valeur de ce que nous possédons sans effort. Nous n'en prenons conscience qu'après l'avoir perdu.

Mais la vraie dramatique du récit se trouve dans la situation de l'aîné, l'héritier désigné du domaine. Pas plus que le cadet, il ne reconnaît la bonté du père. Il travaille, et sans doute le fait-il énergiquement, mais avec une mentalité de mercenaire, d'un ouvrier supérieur. Il n'a pas compris que l'amour du père importe plus que la propriété. Il ne

s'est pas reconnu comme le fils aîné et préféré. D'où sa rage de voir l'ingrat et coupable cadet être chaleureusement accueilli dans les bras du père.

L'aîné boude. Il ne veut pas participer à la fête malgré l'exhortation paternelle. La musique et les chants lui vrillent les oreilles, il remâche sa rancune. Sera-t-il capable de s'en extraire? De se tourner vers la vie, vers la réconciliation et la joie? La parabole ne le dit pas, mais nous renvoie la question.

J'ai accompagné bien des personnes au bord de la mort. Bienheureuses celles qui, en fin de vie, se sont retrouvées dans la position du cadet. Et dure la condition de celles qui se sont volontairement retirées de la fête, enfermées dans leur jalousie.

### Sisyphe en quête de sens

Les deux récits (le conte et la parabole) nous le disent: il est bon de partir pour se retrouver. Les philosophes de l'Antiquité avaient un faible pour la pensée cyclique: toute existence revient au point de départ. Ils observaient beaucoup le ciel et les astres, l'admirable régularité du mouvement des étoiles, ainsi que la vie sur terre, avec ses changements de saisons, de climat, la mort des plantes et des animaux, la variation de nos humeurs, le délabrement de nos corps et de notre santé, la fragilité des organisations sociales.

Notre monde n'est que destruction ou reconstruction, rien n'est stable. Le sage qui observait les réalités célestes en concluait que tout n'est qu'illusion. Au-dessus, très loin, très haut, les sphères divines tournaient selon un rythme impassible et irréversible. Ne nous laissons pas émouvoir par le fugace, recommandait-il. Tout est écrit, ordonné, décidé. Conservons notre paix intérieure,

«Le retour du fils prodigue», Michel Martin Drolling (1789-1851), musée des Beaux-Arts de Strasbourg © Wikipedia



car le cosmos vit selon sa logique et sa beauté, insensible à nos émotions et à nos terreurs passagères.

La plénitude chrétienne, le Plérôme, n'est donc pas un simple retour en arrière, une nouvelle étape dans le recommencement perpétuel, c'est un achèvement ultime.

> Regardons les vagues battre le rivage. Elles viennent avec force. s'épuisent à remonter la grève, puis, après une hésitation, se retirent en douceur. Aussitôt, nullement découragée, la suivante reprend l'assaut. Depuis des millénaires, la éprouve la résistance des côtes et ne s'en détourne jamais. Les plantes manifestent la même patiente obstination. Elles poussent, fleurissent, donnent des fruits, des graines, puis abandonnent le terrain à leur postérité. Depuis des siècles, un vieux chêne relâche chaque hiver des milliers de glands et laisse aux écureuils le soin de les disperser. En toute sérénité. La vie sur terre n'est que recommencement. Combien de terribles catastrophes n'ont-elles pas failli détruire toutes les espèces animales?

> Nos propres ancêtres ont frôlé plusieurs fois l'extinction. La laborieuse espèce humaine sème, bêche, récolte, engrange, année après année. Elle reconstruit ses demeures après les tempêtes, les incendies, les guerres. Engendre des enfants après les épidémies. Elle a l'espérance chevillée au corps. Et conserve en secret. au fond du cœur, le souvenir de toutes ces peines. Je soupçonne les plantes et les animaux de sauvegarder obscurément la mémoire de l'immense souffrance du vivant. Mais je sais que l'homme la garde vive jusque dans la moelle de ses os.

### La plénitude chrétienne

Qu'en fait-il? Ce qu'il y a de terrible dans la condition humaine, c'est la conscience. D'où cette question, que chaque homme doit résoudre individuellement: cela en vaut-il la peine? Platon pensait que la connaissance était le rappel d'une chose déjà connue. De fait, quand nous faisons une découverte vraiment profonde, nous avons souvent l'impression de l'avoir, d'une manière ou d'une autre, toujours sue. Le présent rejoint alors le passé et donne un sentiment d'unité englobant.

L'expérience spirituelle est proche de l'ajustement optique, quand le réglage des jumelles fait passer une image du flou au net. La mise au point spirituelle évacue des visions troublées et contradictoires, pour faire apparaître une icône parfaitement claire et limpide. Il en résulte une satisfaction profonde, que l'on peut appeler béatitude. Le sens et l'image, l'icône et le logos, s'interpénètrent et provoquent une unification bienheureuse.

La plénitude chrétienne, le Plérôme, n'est donc pas un simple retour en arrière, une nouvelle étape dans le recommencement perpétuel, c'est un achèvement ultime. Elle reprend toute l'histoire et la transforme en plénitude.

Le chevrotin de l'Himalaya ne pouvait que constater sa méconnaissance en mourant. Le frère aîné, lui, peut maintenant choisir librement son destin. S'il prend le chemin de la réconciliation, il peut trouver la paix et entrer dans la fête. S'il tourne le dos, il s'en va vers la solitude et le malheur.

# Partir et gagner de nouvelles dettes

**Étienne Perrot sj**, Lyon économiste, enseignant invité à l'Université de Fribourg

### **PHILOSOPHIE**

«Qu'il fait/bon vivre/quand on/revient chez soi/que l'on/revoit le toit/où vous/attend la joie/la joie/de vivre/les amis d'autrefois/bonjour », scandaient les Compagnons de la chanson au début des années 60. Le retour à la maison, suite à un dépaysement bienvenu, est-il vraiment toujours ce lieu de bonheur chanté par les poètes?

En s'appuyant sur l'image mythique du roi Ulysse revenant sur son île d'Ithaque, Joachim du Bellay chante lui aussi la douceur du pays natal. N'en déplaise aux poètes, il y a maison et maison. Celle de la joie de vivre est souvent celle des vacances plutôt que celle du quotidien, car les dettes y sont effacées, laissant place à l'amitié. Comment? Pour une fois, la finance peut éclairer la réponse!

Le meilleur lien social

Comme chacun sait, la finance est le commerce où s'échange du temps contre du risque. Je finance vos vacances, je vous laisse le temps d'en jouir, et ce faisant je prends le risque de ne pas être remboursé car il est fort possible que vous ne puissiez honorer votre dette. Comme l'ont remarqué bien des auteurs perspicaces, la dette, fondement de la finance, est donc un lien social très fort.<sup>1</sup>

Il y a là un paradoxe. Ce qui fait l'être humain - l'interdépendance entre les personnes - est en même temps ce qui contraint l'individu - la dette mutuelle, le devoir envers chacun. L'apôtre Paul écrivait: « N'ayez d'autres dettes entre vous que celles de l'amour mutuel » (Rm 8,12; 13,8) et les Anciens parlaient de l'amitié comme du fondement de la Cité antique. Les vacances, ce temps où des relations inédites se tissent librement avec autrui, la nature, la culture (comme autant d'amis), en sont un archétype.

La logique financière ajoute un sou à la musique. Pour tisser de nouveaux liens, il faut, dit-elle, se libérer des anciens. Un créancier fait d'autant plus confiance à un débiteur que le débiteur n'est pas endetté par ailleurs. D'où la formule: on ne prête qu'aux riches (ceux qui n'ont pas besoin de s'endetter).

S'il fallait donner un sens à la chanson citée au début de cet article, «revenir chez soi» c'est retrouver un lieu où je peux compter sur les autres, mais aussi où les autres peuvent compter sur moi. Un lieu où des relations vraies, celles de l'amitié mutuelle, peuvent se nouer. C'est la raison pour laquelle l'allégement de la dette et le retour dans sa véritable patrie vont de pair dans la Bible.

Étienne Perrot enseigne l'éthique des affaires. Il est l'auteur de nombreux ouvrages autour de la relation à l'argent et du discernement managérial.



Voyage d'Ulysse, mosaïque, Djerba © Philippe Lissac / Godong

#### Le retour dans le clan

Une trace de cela apparaît dans le livre du Deutéronome: «Tous les sept ans, tu feras relâche. Et voici comment s'observera le relâche [...] Tout créancier qui aura fait un prêt à son prochain se relâchera de son droit, il ne pressera pas son prochain et son frère pour le paiement de sa dette. » (Dt 15,1-2)

Le clan, c'est le lieu de l'amitié, celui où je suis crédible. Du coup, la maison dont parlent les Compagnons de la chanson est cet endroit où un autre peut répondre de moi.

Lorsqu'en 1994 le pape Jean Paul II annonça le jubilé de l'an 2000, il suggéra aux créanciers qui le pouvaient d'abandonner une partie des dettes dues par les pays les plus pauvres: «Dans l'esprit du livre du Lévitique, les chrétiens devront se faire la voix de tous les pauvres du monde, proposant que le jubilé soit un moment favorable pour penser, entre autres, à une réduction importante, sinon à un effacement total, de la dette internationale qui pèse sur le destin de nombreuses nations. »<sup>2</sup> Le pape s'appuyait sur cet

extrait du livre des Lévites: «Vous déclarerez sainte cette cinquantième année et proclamerez l'affranchissement de tous les habitants du pays. Ce sera pour vous un jubilé: chacun de vous rentrera dans son patrimoine, chacun de vous retournera dans son clan.» (Lv 25,10)

Le clan, c'est le lieu de l'amitié, celui où je suis crédible (littéralement où je peux obtenir un crédit). Du coup, la maison dont parlent les Compagnons de la chanson est cet endroit où un autre peut répondre de moi; où la seule dette qui demeure est celle dont parle l'apôtre Paul, celle de l'amitié dans sa gratuité dont les vacances sont le symbole.

### La confiance restaurée

Ces considérations suggèrent un enjeu encore plus fondamental que celui de la remise des dettes: la capacité du débiteur à nouer de nouveaux liens, de nouvelles interdépendances fondées sur la confiance. Les vacances sont l'avant-goût du temps de vrai repos, quand on se repose sur un ami crédible.

# Partir et gagner de nouvelles dettes

Dans l'Évangile, Jésus fait reposer la crédibilité du chrétien sur le fait qu'il ne doit rien (aucune dette) aux moyens humains: «N'emportez ni or ni argent ni sac ni tunique de rechange» (Mt 10,9; Mc 6,8; Lc 9,3). Pour cela, il faut «passer sur l'autre rive», comme le chante d'une manière un peu nostalgique ce negrospiritual: «À l'autre bord de la rivière, maison à moi je vais trouver... » Cette maison est le lieu où s'abolissent toutes les dettes qui hypothèquent les relations humaines, celles qui font que l'on est ce que l'on doit (d'où dette) au statut social, à la richesse, au talent ou aux créanciers. C'est pourquoi les vacances, qui desserrent les liens de ces hypothèques, reflètent quelque chose du bonheur.

Comment passer des dettes envers les créanciers, la nature et la société, à la dette de l'amitié? Par une sorte de pardon, comme le suggère la prière du *Notre Père* où «remetsnous nos dettes» se traduit par «pardonnes-nous». Et d'abord un pardon accordé à soi-même.

L'expérience financière balise ici encore le chemin: la confiance n'est restaurée que si le débiteur libéré de ses dettes n'en reste pas stigmatisé. La crédibilité, en effet, fait mauvais ménage avec une trop grande publicité sur l'abandon des créances. Au contraire, l'annulation de la dette doit (comme ce fut le cas aprèsquerre en faveur de l'Allemagne vaincue, de l'Égypte et de l'Indonésie) se cacher derrière un ensemble d'aménagements socio-politiques qui ouvrent la porte de la crédibilité retrouvée. Car la confiance n'est pas restaurée envers quelqu'un dont tout le monde sait qu'il est mauvais payeur et qu'il doit tout à quelques moyens contingents. Pardonner se fait donc en silence. Et l'abandon des dettes, comme le retour d'Ulysse à Ithaque, doit se faire sans bruit.

#### Le sens de la fête

On comprend aisément pourquoi, à la fin des vacances, le retour au pays n'est pas toujours souhaité. Le pays où je suis reconnu est rarement celui dont je suis parti. Rien ne sert de partir s'il me faut retrouver au bout du chemin les dettes et les contraintes que j'avais laissées derrière moi! Le retour n'est joyeux que si les dettes anciennes ont été effacées pour être remplacées par la seule qui vaille, la dette ultime qui s'exprime dans la fête. Un moment où disparaissent les masques sociaux, les hiérarchies, les liens de subordination et de dépendance.

Au final, la nostalgie des vacances procède de ce reflet de gratuité propre aux relations sans dettes, c'est-à-dire qui assument librement les contraintes et les conditions de la vie. Certes la gratuité des relations de vacances n'est jamais pure, toujours un peu simulée, mais comme le vol témoigne en faveur de la propriété ou le mensonge en faveur de la vérité, ce trompe-l'œil témoigne en faveur de la gratuité d'une relation d'amitié.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> **Nathalie Sarthou-Lajus**, *L'éthique de la dette*, Paris, PUF 1997, 240 p.; *Éloge de la dette*, Paris, PUF 2012, 108 p.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Jean Paul II, Lettre apostolique Tertio Millenio Adveniente, Rome 1994.



Atelier Œcuménique de Théologie Genève



Formation théologique de deux ans ouverte à toutes et tous, l'Atelier Œcuménique de Théologie 2019-2021 aura pour thème:

Découvrir, la beauté de l'autre: chemins vers Dieu?

Ce nouveau cycle de formation de deux heures par semaine, proposé par des théologiens catholiques, protestants et orthodoxes, débutera en septembre 2019. Les préinscriptions sont ouvertes!

À l'AOT, nous proposons de nous mettre en quête de beauté, partout où nous pourrons la découvrir: dans la Bible, dans la théologie, dans les relations que nous allons développer les uns avec les autres...

### Qu'est-ce que l'AOT?

L'AOT est un lieu de formation, un atelier, un temps interactif privilégié, une aventure œcuménique respectant les convictions de chacun-e, un espace permettant de faire de la théologie ensemble.

L'Atelier met en lien les différentes confessions chrétiennes. La formation contient quatre axes: biblique, théologique, historique et éthique.

### **Contact et préinscription**

Secrétariat de l'AOT +41 (0)22 807 27 37 secretariat@aotge.ch

Plus d'informations sur www.aotge.ch

Le judaïsme, une religion de la terre Propos de David Hamidovic

**Liz Hiller**, Genève journaliste

### **RELIGIONS**

Les fondements du judaïsme remontent à l'Antiquité, avec la Bible hébraïque. Plus que d'autres, le judaïsme est une religion de l'enracinement. Le juif de la diaspora rêve toujours de retourner à la «terre promise». Celle-ci cependant se définit différemment selon les visions politiques de chaque composante juive. Un héritage de l'histoire que décrypte David Hamidovic.

Dans la Bible hébraïque comme dans le Proche-Orient ancien, il v a cette idée fondamentale du «don du pays ». Dès le départ (juste après le récit de la création), il est question du don de la terre, autrement dit de l'enracinement de la judaïcité, par le Dieu d'Israël. Ultérieurement, la Torah (Pentateugue) se termine avec la mort de Moïse aux portes de la terre d'Israël. L'histoire de la religion juive concerne toujours ce triangle essentiel: un peuple, une terre, un Dieu. Mais cette notion est plus complexe qu'elle paraît, indique l'historien David Hamidovic.

David Hamidovic, spécialiste en histoire du judaïsme de l'Antiquité et du Moyen Âge, enseigne à l'Université de Lausanne et à l'Institut romand des sciences bibliques. «De l'histoire d'Abraham (Genèse) jusqu'à la mort de Moïse (Deutéronome), c'est-à-dire dans presque toute la Torah, on constate des tensions littéraires. La Bible n'a pas été écrite par une personne à un moment donné, mais par plusieurs personnes à différentes époques. Il existe ainsi trois récits différents du don de la terre, que les croyants essaient souvent d'articuler ensemble.»

### Les trois récits du Pentateuque

Le premier concerne Abraham (Gn 12-18). La Bible raconte que c'est à Hébron qu'Abraham s'établit avec sa famille et achète des terres suite à l'appel de Dieu. Préalablement, tout au long de son parcours dans différentes villes, le patriarche fait des autels au Dieu d'Israël sans qu'il soit question d'exploit militaire. Il s'agit d'une conquête pacifique de la terre. Dieu promet à Abraham une descendance nombreuse pour peupler cette terre à travers un contrat d'Alliance.

Il y a ensuite dans la Torah le récit de la conquête militaire de Canaan. C'est l'histoire de Moïse, puis de Josué. Dieu fait sortir son peuple d'Égypte pour le guider jusqu'à la terre de Canaan. C'est l'Alliance mosaïque, où le Dieu d'Israël promet à son peuple, si celui-ci s'engage à suivre sa volonté, une terre pour qu'il y vive en paix.

Le troisième récit a été probablement écrit par les prêtres du Temple de Jérusalem (Lévitique). Il est moins connu que les deux autres mais n'en a pas moins d'importance. Il s'agit de désigner la terre dans le prolongement du Temple de Jérusalem, en trois cercles concentriques: le Temple de Jérusalem, qui contient le saint des saints, le lieu où Dieu se manifeste de temps à autre, surtout le jour de la fête de Kippour (le grand pardon); puis, par extension,

Jérusalem, la ville où se trouve le Temple, qui acquiert ainsi une portion de la sainteté du Temple; enfin la terre d'Israël, qui devient ellemême une Terre sainte, un espace rituel.

### La question de la diaspora

Ces trois récits influent sur la conception de la diaspora. Dès l'Antiquité, celle-ci est un élément fondamental du judaïsme. Les juifs font face à un réel problème: Dieu leur a donné une terre, mais ils ne peuvent y vivre tous tout le temps, principalement à cause d'événements politiques. Cette réalité est expliquée de différentes manières dans la Torah.

Pendant l'Antiquité, les juifs subissent plusieurs déportations. Salomon, le fils de David, aurait fait construire à Jérusalem, la capitale de son royaume, le premier Temple où aurait reposé l'arche d'Alliance contenant les tables de la loi reçues par Moïse.¹ Ce Temple sera détruit en 586 av. J.-C. par les armées du roi de Babylone. Les juifs subissent alors des déportations.

Que des juifs soient contraints de vivre hors de la région de Jérusalem, de la terre d'Israël, pose problème au regard de la Torah.

> C'est « dans le livre du Lévitique, où se forge l'idée de Terre sainte, que naît l'idée de la vie en diaspora, du dépaysement, explique l'historien. Que des juifs soient contraints de vivre hors de la région de Jérusalem, de la terre d'Israël, pose problème au regard de la Torah. En réponse à cette difficulté, des prêtres de Jérusalem créent l'idée que l'absence de juifs en Terre sainte permet à celle-ci de se reposer. En quelque sorte, leur absence est ainsi (compensée) (Lv 26). Cette conception est reprise au Moyen Âge par les Sages dans les textes législatifs rabbiniques (ha

lakhah). La sainteté de la terre prend aussi place dans le calendrier des fêtes juives et lors du shabbat. Célébrer ces temps qui ont une origine et un rituel ancrés dans les fêtes agricoles, c'est contribuer à entretenir le lien avec la Terre sainte, même si on n'y vit pas. Dès lors nous pouvons distinguer deux types de juifs: les juifs errants, qui veulent retourner et vivre en terre d'Israël, et ceux qui désirent rester vivre en diaspora, bien qu'ils souhaitent être enterrés en terre promise. »

### Le juif errant face à Joseph

La notion du juif errant qui subit la diaspora est évoquée depuis l'Antiquité et se poursuit au Moyen Âge. «Le juif errant est obligé de vivre hors de la terre d'Israël, parce qu'il a été déporté, chassé d'un pays à l'autre, expulsé...» Cette réalité douloureuse est devenue une sorte de complainte qui a énormément inspiré les poètes durant les pogroms au Moyen Âge, et par la suite après la Shoah. Elle est devenue un thème majeur de la culture juive et fait partie de l'histoire du judaïsme.

L'histoire de Joseph en présente cependant un contre-modèle (Gn 37-50): celui de juifs optant librement pour la diaspora et réussissant leur vie. Les auteurs de ce récit (des juifs vivant à Jérusalem dans l'Antiquité) veulent légitimer une vie juive hors de la terre d'Israël à travers la réussite de Joseph. Le personnage est emblématique des fortunés qui vivent alors à Babylone et en Égypte.

«L'histoire de Joseph peut être lue comme une possibilité de vivre paisiblement la diaspora, mais les auteurs valorisent également les liens vitaux qui unissent celle-ci à la Judée, l'interdépendance entre les deux», précise David Hamidovic. Les romans de la diaspora, en racontant l'importance du judaïsme dis-

### Le judaïsme, une religion de la terre Propos de David Hamidovic

persé pour l'ensemble du judaïsme, ont une fonction apologétique. « Le Dieu d'Israël n'est pas limité à une terre et à un peuple, car c'est un Dieu universel qui admet qu'il y ait des juifs qui peuvent vivre hors de leur terre. » Cette idée, certes, n'était pas acceptée par tous les juifs de l'Antiquité, mais le récit de Joseph montre que différentes définitions du don de la terre circulaient déjà.

Reste que l'attachement à la Terre sainte et le respect de ce don de Dieu sont essentiels dans le iudaïsme. «Depuis le Moyen Âge, le désir du rapatriement du corps du défunt en Terre sainte, pour qu'il y soit enterré, reste vivace chez les juifs établis à l'étranger, comme l'illustre l'incroyable cimetière multiséculaire du mont des Oliviers à Jérusalem. Le premier patriarche à avoir demandé à être enterré en Israël est Jacob, qui implore son fils Joseph de ne pas l'ensevelir en Égypte. » Cette tradition est reliée à l'idée de la résurrection des morts valorisée par les rabbins. Elle est toujours un horizon d'attente pour les juifs, en lien avec la sainteté de la terre d'Israël.

#### 1 Cf. Philippe Lefebvre, «Toujours en mouvement, le temple», in choisir n° 690, janvier-mars 2019, pp. 62-65. (n.d.l.r.)

# Quatre expressions de la terre remise par Dieu

Terre promise: cette notion se développe dans la modernité et n'existe pas dans la Bible. Elle traduit le contrat d'Alliance entre Dieu et Abraham et le don pacifique par Dieu d'une terre au peuple hébreu (Genèse).

Terre de Canaan: l'expression se trouve dans le récit militaire de Moïse (Exode) et véhicule l'idée d'une terre conquise. Les Israélites prennent possession du pays des Cananéens.

Terre sainte: l'expression se trouve plusieurs fois dans la Bible, comme dans l'épisode du buisson ardent (Exode 3,5): ademat (terre) haQodesh (sainte). Elle lie la notion de sainteté à la possession de la terre, mais en fait un espace rituel (Lévitique). Elle est reprise au Moyen Âge par les rabbins avec les termes eretz (pays) haQodesh.

Terre d'Israël: l'expression est assez rare dans la Bible. Désignée par ademat haQodesh ou eretz haQodesh, elle renvoie à des territoires différents. Dans le livre d'Ezéchiel (27,17) et dans le deuxième livre des Rois, il s'agit du royaume du Nord appelé Israël; dans le premier livre des Chroniques, elle désigne un royaume plus vaste, celui du roi David; et dans le livre d'Ezéchiel (37,12), les royaumes du Nord et du Sud.

### Le chemin du Zanskar (Inédit)

Elisa Shua Dusapin, Bure (JU) écrivain

#### LETTRES

Des chants jaillissent des enfants à mes côtés, emplissent l'étendue rocailleuse du Zanskar, s'élèvent si haut que le vent les emporte au-delà des montagnes jusque dans les vallées du Ladakh. Ce matin, le jeune professeur a donné sa première leçon à douze filles et neuf garçons de cinq à seize ans. Tous viennent des villages alentour. Les parents aussi sont présents. Dans leurs plus beaux habits, ils ont le visage plissé de larmes et de sourires: leurs enfants pourront étudier toute l'année puisque désormais rien qu'une heure de marche, ou deux, tout au plus, les séparent de l'école que j'ai érigée avec l'aide du monastère et d'amis européens, sur ce plateau culminant à 3700 mètres.

Leur allégresse m'est inestimable. Pourtant, je ne peux me réjouir entièrement. Tout me rappelle ce que j'ai abandonné ici, il y a bien longtemps...

Ce jour-là, la plaine s'étalait de tout son long devant moi, offrant aux yaks et aux moutons ses dernières herbes clairsemées. Les troupeaux paissaient non loin des habitations, vers la rivière Zanskar appelée Chador lorsqu'elle était gelée. Le vent avait un goût particulier: extrêmement sec d'habitude, il était un peu humide, portait l'âcreté de la terre, les relents lourds des bêtes, signe que les premières neiges ne tarderaient plus à recouvrir les pâturages. Pourtant le mois de septembre avait à peine commencé: l'hiver s'annonçait rude. Mon père avait travaillé dur dans les champs d'orge ces derniers mois pour que nous ayons plus de réserves que l'année précédente. Mes parents, ma grand-mère, ma sœur et moi avions eu faim les huit mois où nous avions vécu coupés du monde: la seule voie reliant notre hameau au Ladakh était un étroit et dangereux chemin à travers les montagnes, totalement infranchissable d'octobre à mai.

Un violent coup de vent m'ôta mon bonnet. Je m'enveloppai plus étroitement dans ma couverture de laine. Mon père m'avait ordonné d'aller faire le tour du pâturage pour contrôler l'état de santé des animaux. Je ne remarquai rien d'alarmant mais ne voulais pas rentrer tout de suite car ma mère m'accuserait de ne pas m'appliquer. J'étais donc assis, grelottant depuis une heure dans l'étendue sèche face à la ligne grise et

D'origine francocoréenne, Elisa Shua Dusapin vit en Suisse depuis 1995. Elle a obtenu plusieurs prix littéraires pour son premier roman, Hiver à Sokcho (Zoé, 2016). Dans Les billes du Pachinko (recension, p. 79.), pour lequel elle a reçu le Prix suisse de littérature, elle poursuit son exploration des questions identitaires. Elle a aussi écrit des contes musicaux pour enfants.

### Le chemin du Zanskar (Inédit)

continue des montagnes et, au-dessus de ma tête, l'assommante monotonie du ciel. Je regrettais l'absence de ma sœur restée à l'intérieur. Niti, dix ans, commençait à ressembler à notre mère: sérieuse, assidue aux tâches ménagères. Mais lorsqu'elle était seule avec moi, elle retrouvait sa fantaisie et son sourire tout enfantins.

Soudain, j'aperçus une petite tache rouge au loin. Trois traits qui jaillissaient du sol et s'avançaient avec élégance. En clignant des yeux, je distinguai des marcheurs. Ils portaient de longs manteaux bordeaux. Les battements de mon cœur s'accélérèrent. Un jour, un voisin était descendu au Ladakh. À son retour, il nous avait longuement parlé de ces êtres instruits qui dormaient dans des couvertures épaisses et s'habillaient de rouge. Des moines. Je le reconnus tout de suite. Était-ce possible qu'il en vienne jusque chez nous, l'un des endroits les plus isolés de l'Himalaya? Je me redressai d'un bond en réalisant qu'ils se dirigeaient vers notre maison.

Je courus aussi vite que le permettaient mes pieds gelés dans mes souliers, sans prendre la peine de les retirer lorsque j'arrivai, rouge et essoufflé, dans la salle commune.

Ils étaient là, assis en tailleur sur le sol, car notre unique chaise était destinée à ma grand-mère qui ne pouvait plus marcher. Niti, intimidée, leur servait le thé d'orge au beurre rance, pendant que ma mère s'efforçait de cuisiner un plat digne de ce nom avec les maigres légumes qui nous restaient. Quant à mon père, ne sachant comment se tenir, que dire sans étaler son manque d'éducation, il agita simplement les mains vers ma sœur et moi avant de s'incliner devant les moines. Je ne le reconnaissais pas. Ma mère jeta un regard furieux sur les traces de poussière que j'avais laissées sur mon passage, avant de me débarrasser de ma couverture.

Les trois moines nous remercièrent pour notre accueil et burent quelques gorgées de thé.

Rompant le silence, l'un d'entre eux prit la parole. Ils venaient du monastère de Karsha, le plus grand de l'Est himalayen. On y éduquait des enfants, leur offrait des études, un foyer confortable, de quoi manger chaque jour à leur faim. Le moine se tourna vers mon père. D'une voix posée, il annonça que Niti était déjà trop âgée pour intégrer le cursus. En revanche, si je le désirais, je pouvais partir avec eux, aujourd'hui même.

Un bol se brisa dans la cuisine. Ma mère vint se précipiter sur moi, m'enserra contre son ventre comme pour empêcher quiconque de s'emparer de moi. Ma grand-mère leva les yeux dans un murmure que je ne compris pas. Mon père resta silencieux. Le souffle court, je guettai sa réaction. Enfin, il s'agenouilla et me fit signe de m'approcher: « Mon fils, est-ce que tu veux partir avec les moines? »

Je le dévisageai. Il m'avait tout appris. L'idée ne m'avait jamais effleuré qu'un jour je puisse devenir autre chose qu'un modeste paysan comme lui.

Un autre moine s'adressa à ma mère. La traversée dans les montagnes durait entre deux et quatre semaines selon les conditions climatiques. Parfois, le col de Pensi, à 4400 mètres, était trop enneigé. Il fallait alors rebrousser chemin après dix jours de marche. La température descendait jusqu'à moins trente-cinq degrés. Chaque année, des enfants mouraient de la fatigue et du froid. Si je partais aujourd'hui, je serais séparé de ma famille pendant quinze ans, le temps de ma formation.

Ma grand-mère se mit à pleurer. Les moines étaient un don du ciel mais elle était la plus malheureuse des femmes car, âgée de soixante-trois ans, elle ne me reverrait sans doute jamais.

Je scrutai chaque visage autour de moi. Le désarroi de ma grand-mère me chagrinait terriblement. Je m'attardai sur ma mère, sur ma sœur qu'elle tenait par les épaules. Je regardai les moines. Leurs longues mains, douces et propres comme je n'en avais jamais vues. Ils souriaient. Ils étaient vêtus d'étoffes chatoyantes, mangeaient trois fois par jour et me proposaient de devenir l'un des leurs. Je regardai encore les mains des moines. Peu à peu, une joie profonde m'emplissait. « Oui papa. Je veux y aller. »

Je ne me retournai pas sur le chemin du village. J'avais trop peur que ma mère me voie pleurer.

Les moines allèrent ainsi dans le village, de maison en maison. Ils réunirent une dizaine d'enfants. Notre voyage jusqu'au monastère dura quatre semaines. Tout le monde survécut.

Quelques années après mon départ, un hiver terrible asphyxia les montagnes pendant plus de sept mois. Aujourd'hui dans le village, personne ne connaît plus ma famille. On ne peut plus me dire ce qu'il advint d'elle après mon départ. Je ne l'ai jamais revue. J'avais sept ans. Il y a cinquante-deux ans.

### Les enracinements à l'épreuve de l'Histoire

Jean-Claude Métraux

psychiatre et psychothérapeute d'enfants et d'adolescents

### **PSYCHOLOGIE**

Malgré l'accélération des moyens de communication, la profusion des ondes et la circulation facilitée des marchandises, la terre d'origine semble extrêmement lointaine, inaccessible même, pour les émigrés déshérités du Sud, échoués dans nos contrées. Pour éviter le mal du pays, la ghettoïsation demeure une alternative.

Jean-Claude
Métraux est chargé
du cours «Santé et
migration» à
l'Université de
Lausanne. Il a
orienté son travail
de thérapeute vers
les familles
migrantes. Il a été
directeur de
l'association
Appartenances de

1993 à 2001.

L'émigré - j'emploie à dessein un mot devenu désuet - a toujours eu besoin de maintenir un lien avec sa terre natale. Tant pour se nantir de points de repères propres à amortir le choc des pertes endurées, innombrables, que pour tisser un fil reliant son passé à son présent, s'assurer d'être le même en dépit du changement de décor.¹ Sinon tend-il à sombrer.

Le Heimweh, le « mal du pays », n'a en effet pas d'âge. Les mercenaires suisses, combattant à une époque désormais lointaine au sein d'armées étrangères, en souffraient déjà. C'est l'un des premiers « diagnostics » apposés à la souffrance des exilés. Il n'y avait point alors de smartphone ni d'e-mails. Le lien au pays d'origine était fort difficile à cultiver. L'absence des siens, le manque d'un foyer, que tout étranger ressent un jour, ne pouvait qu'en être plus douloureux.

Contrairement aux Helvètes guerroyant en Italie, les Chinois, les Italiens, les Polonais et autres Irlandais émigrants naviguant vers l'Amérique avaient très peu de probabilités de revoir leurs villes ou campagnes. Leur voyage souvent s'annonçait sans retour. Mais ils étaient suffisamment nombreux pour pouvoir se retrouver, se rapprocher, pratiquer leurs langues, se remémorer leurs régions. Pour se sentir moins seuls, ils constituaient parfois des «ghettos». La présence de camarades, partageant une histoire commune susceptible d'être contée, assurait un semblant de continuité à leur existence.

Une question dès lors se pose: comment l'évolution de nos sociétés et l'histoire de nos mondes (nos migrations temporelles), du verrouillage de nos frontières terrestres et maritimes aux dénis de génocides, de l'apparition du téléphone portable aux vols low cost et à la circulation sans entraves des marchandises agissent-elles sur nos enracinements? Le bannissement de l'émigré et la promotion du migrant dans notre vocabulaire nous mettent la puce à l'oreille.

### Des mobilités asymétriques

Au temps des mercenaires à croix blanche et des navires déversant hommes et femmes aux abords de New-York, la mobilité était avare (peu en bénéficiaient), lente (tout voyage durait longtemps), coûteuse (le commun des mortels y laissait toutes ses économies). Le retour était donc improbable, du moins détaché de son propre bon vouloir. Le cordon ombilical, irriguant l'émigré du sang de ses origines, menaçait en tout temps de s'assécher. Il fallait donc inventer des formes sociales propres à conjurer le Heimweh, telle la création de quartiers monoculturels, style Chinatown, tel aussi un rapide enracinement substitut dans le monde d'accueil (fraternité entre soldats, adhésion au mythe du cowboy au regard fixé sur la frontière de l'Ouest sans cesse à repousser).

Certes, il y avait déjà des inégalités: les aristocrates parisiens, dans leurs diligences, accédaient plus vite à leur château en Loire que la servante effectuant le même trajet. Néanmoins, si l'on divise entre eux les temps respectifs mis aujourd'hui par un mineur non accompagné érythréen pour atteindre la forteresse européenne, puis y pénétrer, et par un parlementaire suisse se rendant à Asmara en avion pour une poignée de jours, afin d'étayer son a priori d'un renvoi possible du premier dans son pays natal, le chiffre obtenu sera ô combien supérieur à une division opérée entre les durées de ce parcours effectué au XIXe siècle par un marchand italien et un cultivateur de l'est africain.

Pire, le parlementaire voyage quelques dizaines de fois plus vite que le commerçant vénitien d'alors, alors que l'herméticité croissante de nos frontières freine encore davantage le périple du «marathonien» érythréen. Nos gardes-frontières - et ceux qui les commandent, dirigeants et électeurs - hérissent de pics nos confins. Pour sceller l'entrée de nos territoires, certes, mais aussi, insondable paradoxe, pour en brider la sortie. Hommes, femmes et enfants en attente d'un improbable asile chez nous se voient refuser le droit de quitter le territoire.<sup>2</sup>

Ainsi le notable vaudois ou bernois désireux d'écourter son séjour peut monter dans n'importe quel long courrier à destination de Zurich ou Genève, alors que le requérant d'asile en Suisse se voit refuser le droit de franchir les frontières dans l'autre sens (à moins d'être expulsé manu militari). Certains conservent parfois pendant des années un statut précaire interdisant toute échappée: je connais un Bosnien en pareille situation depuis vingt-deux ans.<sup>3</sup>

### Le pis-aller de la ghettoïsation

Et dire que seul celui qui se déplace à « pas d'escargots », condamné à cette piètre allure par un faisceau de conditions historiques, politiques et économiques, est qualifié de migrant, soit de personne perpétuellement en mouvement! Alors que l'expatrié, lui, galope de jet en jet, s'autorisant au moindre week-end prolongé une escapade dans son « coin de paradis ». Le contre-sens est ahurissant, et colossale et injuste l'asymétrie entre les deux conditions.

Les liens des migrants avec les membres de la famille demeurés dans la région d'origine en souffrent inexorablement, d'autant plus que l'exigence de visas, selon la provenance, empêche leur visite. Il leur devient difficile dans ces circonstances de témoigner leur attachement. C'est ainsi que la ghettoïsation demeure, pour les damnés du Sud, un moyen de choix pour ravitailler leurs racines en humus originaire; alors que les arrières-arrières-petitsneveux des Européens partis naquère outre-Atlantique, se mouvant à leur quise, ont mille autres façons de choyer leurs liens aux origines,

# Les enracinements à l'épreuve de l'Histoire

un éventuel retour s'offrant même à eux sur un plateau.

Pour retrouver le goût du pays, les migrants se ravitaillent autrement et suivent d'autres chemins. Celui des mers et de leur ballet monotone des cargos de marchandises ... qui ne souffrent pas des obstacles opposés aux canots pneumatiques bondés de naufragés. Les denrées alimentaires, entre autres, sillonnent les océans. Lorsque j'étais enfant, je voyais des bananes aux devantures, du girofle et du curry aux rayons d'épices. Mais point de mangues ou de fruits de la passion, ni de viande de kangourou ou d'autruche, du moins dans les magasins du quartier populaire où vivait ma famille. Même les travailleurs italiens durent attendre 1958 avant que ne s'ouvre à Lausanne la première pizzeria.

Aujourd'hui, dans la quasi-totalité des villes européennes, tout immigré (de Bosnie-Herzégovine ou du Kosovo, de Turquie, d'Irak, d'Afghanistan ou du Sri Lanka, d'Algérie ou d'Érythrée, de Colombie ou du Brésil, d'Australie ou du Japon) peut trouver les aliments nécessaires à la préparation des mets que ses grandsmères mijotaient au pays. Leurs odeurs, leurs couleurs, leurs goûts entretiennent durant les repas l'enracinement dans le monde d'origine, sans que cela ne nécessite beaucoup d'efforts. En d'autres termes, l'expression d'une loyauté culinaire au monde d'origine paraît désormais plus aisée.

### Les ondes, des pis à lait

Psychiatre travaillant depuis vingtcinq ans auprès des déshérités d'ici et d'ailleurs, je rencontre fréquemment un jeune Guinéen parvenu en Suisse, presque par miracle, avant sa majorité. À chaque rencontre, il me montre des images de Conakry et de Mamou, sa ville: des vidéos en ligne filmées quelques heures plus tôt at-



Fête portugaise de la sardine, quartier des Grottes (Genève) © jjkphotos.ch testent des tensions sociales qui minent sa patrie mais sont absentes de notre presse. Il me passe parfois aussi son portable pour que je puisse saluer sa mère, sa sœur ou son frère. Par whatsapp et d'autres applications que j'ignore, c'est gratuit. Ainsi les ondes comblent-elles le chapelet d'absences et raccordent ses deux mondes.

Parfois, lorsque je regarde les enregistrements qu'il exhibe, je remonte dans le temps et me remémore mon voyage de six mois en Tanzanie. En 1978, un coup de fil y était hors de prix (plus ou moins le quart de mon budget mensuel pour trois minutes). Je me contentais du courrier que je recevais poste restante à Dar es Salam ou Arusha. Le parcours des lettres durait entre dix jours et deux semaines. La temporalité du lien s'est donc réduite un million de fois en quarante ans, influençant sans aucun doute nos modes d'enracinement.

Le psy que je suis devrait peut-être s'en réjouir. Les possibilités de s'abreuver aux sources de sa propre vie se sont incrovablement multipliées, y compris, une fois n'est pas coutume, pour les plus démunis. Des alternatives semblent donc s'offrir à la prolifération des ghettos. Mais cette temporalité de l'instantanéité, cette satisfaction virtuellement immédiate du désir de liens ont leurs effets secondaires. Le risque est grand de demeurer arrimé à l'instant présent, aux images des siens et des actualités du jour, au point d'anéantir toute projection dans le futur, dont le soin d'arroser et d'aquerrir les souches plantées, par nécessité, dans la terre aride du pays dit d'accueil.

### Géopolitique

La grande Histoire contribue aussi au tracage des formes d'enracinement. L'odyssée des Arméniens est à cet égard exemplaire. Malmenés en Turquie, massacrés, ils se sont répandus sur la planète entière il y a plus d'un siècle. Et l'actuelle Arménie n'habite plus le même territoire que les aïeux occupaient. Le déni turc, centenaire, du génocide oblige les descendants à s'accrocher à une mémoire et à une langue pour revendiquer leur histoire commune. Le devoir d'enracinement se transmet de génération en génération plus impérativement que parmi d'autres populations d'immigrés. La reconnaissance du génocide - dont l'exigence cimente les diasporas fragiliserait-il le lien aux origines? L'hypothèse est crédible.

Dans La migration comme métaphore, <sup>4</sup> j'avais rattaché la nature des enracinements pluriels du migrant (à son monde d'origine, à son monde d'accueil) à deux séries de facteurs: l'élaboration de ses deuils, individuels et collectifs, et la qualité de l'hospitalité offerte par la société d'accueil. <sup>5</sup> Une troisième catégorie de déterminants désormais s'impose: les transformations de nos mondes, dont émigrés et migrants ressentent les effets.

- 1 Jean-Claude Métraux, La migration comme métaphore, Paris, La Dispute 2011/2017, 260 p.; et Deuils collectifs et création sociale, Paris, La Dispute 2004, 316 p.
- 2 C'est le cas en Suisse des personnes titulaires d'un permis N (requérant d'asile) ou F (admission provisoire).
- 3 Il faudra voir à l'usage dans quelle mesure la récente refonte des procédures d'asile début avril 2019 changera la donne.
- 4 La migration comme métaphore, op. cit.
- 5 Cf. Jean-Claude Métraux, « Pour une thérapie de la reconnaissance », in choisir n° 683, avril-juin 2017, pp. 40-43. (n.d.l.r.)

### Équilibre et ouverture

Raphaël Broquet, Genève psychotérapeute

### **PSYCHOLOGIE**

L'être humain se développe tout au long de sa vie dans la relation avec son environnement, dans une articulation constante entre son équilibre personnel et les autres. Inutile de définir ce qui est premier, l'autre ou soi-même. Ce va-et-vient entre la sécurité personnelle, intérieure, et la découverte extérieure, l'ouverture, est vital.

En plus de sa pratique de psychothérapeute à Genève, le psychologue et théologien Raphaël Broquet propose des accompagnements spirituels au Domaine Notre-Dame de la Route, à Fribourg (agenda sur www.jesuites. ch). Dans le repli, la vie humaine s'appauvrit, et dans l'excès de confrontation à la différence, un stress peut s'installer. Il y a enrichissement lorsque ce qui est autre, dépaysant, peut être intégré (digéré) dans une nouvelle unité personnelle. Et si celle-ci ne peut s'enrichir à nouveau de l'extérieur, de l'ailleurs, elle dépérit. Nous en faisons tous l'expérience: il y a des périodes où nous avons besoin de nous arrêter un moment, de laisser reposer corps et esprit, et d'autres où nous ressentons celui de repartir, de sortir de nos routines trop connues, de nous lancer de nouveaux défis et de découvrir de nouveaux horizons.

#### D'éveil en éveil

Le début de la vie humaine commence par l'expérience d'un équilibre harmonieux (la vie intra-utérine), d'une relation particulière, fusionnelle, protégée du monde extérieur. Celui-ci n'est pas complètement absent, il est déjà un peu perçu. Puis vient le moment où il n'est plus possible pour le bébé de rester dans cet état, au risque de mourir, avec la nécessité de sortir, de naître à un autre état, un autre environnement, littéralement un autre monde avec lequel le choc est inévitable, voire le trauma. Mais quelle découverte, quelle lumière, quels êtres magnifiques!

Quand les stress (et les peurs) deviennent trop importants, le toutpetit aspire à revenir en arrière, à son état premier, pour retourner à la sécurité et la chaleur du cocon. Heureusement, le sommeil réparateur l'y replonge un peu. Mais de nouveau, à chaque nouvel éveil, ce sont des élans retrouvés. Il y a trop à découvrir pour rester replié! Et ces êtres à aller chercher!

Dans sa conquête du monde, l'enfant aura constamment besoin de retourner à la sécurité familiale, pour mieux repartir vers l'école, les amis, les richesses langagières et symboliques. Son espace de mouvement et d'action s'élargira toujours plus: il aimera explorer d'autres lieux et, à l'adolescence, d'autres cultures, de nouvelles sensations. Il cherchera sa place dans le monde pour le changer, pour le faire advenir autre (le monde et lui-même), mais dans ses luttes, il aura toujours besoin de revenir à ses bases, ses acquis, ses racines.

### Une énergie à conquérir

L'adulte, avant trouvé sa place dans le monde (cela dit, toujours à reconquérir), a pour sa part besoin de se changer les idées, de varier ses activités. Dans sa recherche bien naturelle de stabilité et de sécurité, il risque de perdre de l'intérêt, de s'enfermer; ses «passions» l'aideront à retrouver du goût et du sens. La fermeture peut être spatiale, culturelle, idéologique, voire inhérente à l'ensemble de la personne ... un esprit qui perd du souffle. Parfois le besoin de sécurité est si prégnant que l'adulte cherche à se protéger de ceux qui sont trop différents, de ce qui le remet trop en question, qui questionne trop les conforts, parfois lâches, de nos sociétés d'hyperconsommation et du cocooning.

Chemin de Saint-Jacques de Compostelle © Barbara Castello / Godong



Or, pour retrouver une énergie vitale, l'esprit humain doit se ressourcer sur les plans relationnel, intellectuel et spirituel. Une lecture ou une rencontre providentielle peut le dépayser autant qu'un voyage au bout du monde. Et pour ceux qui aiment bourlinguer, respirer le grand large, il y a toujours du nouveau qui les attend. Le monde est si vaste!

Mais là encore, la fermeture est à l'affût. Dans cette sortie de luimême, le voyageur contemporain sait qu'il risque d'être dérouté, bousculé. Mis à part quelques aventuriers un brin rebelles et téméraires, il cherchera le plus souvent à amener avec lui son confort, ses habitudes: un peu de dépaysement, mais pas trop tout de même! Le danger de se cloisonner par peur, par manque d'énergie le guette, alors que ce sont justement les ouvertures qui peuvent lui redonner courage et dynamisme.

#### Défier la sclérose

La personne du troisième âge, avec la retraite et la fin de la nécessité du train-train laborieux, voit s'ouvrir devant elle de belles occasions de changements. Elle pourra s'offrir les voyages qu'elle n'a pas eu le temps de réaliser jusque-là, se lancer dans l'aventure un peu folle d'un chemin de Compostelle entrepris d'une seule traite, jusqu'au cap Finistera, la fin de terre, où le large de l'océan rejoint le Nouveau Monde. Sans parler de toutes ces lectures laissées en plan, de ces amis devenus lointains et qu'elle veut revoir ... et dont les retrouvailles lui font constater à quel point le temps transforme les êtres et les relations.

Mais, là encore, si les potentiels augmentent avec l'âge, c'est aussi le cas des reculs. Avec le corps qui s'affaiblit, la sclérose, qui avait déjà commencé dans les démissions de la vie

### Équilibre et ouverture

d'avant, risque de s'installer au propre et au figuré. Un besoin accru de sécurité, d'un environnement stable peut mener les plus âgés au repli et au découragement. Un défi les attend: ne pas se laisser aller, chercher constamment des stimulations, de nouveaux intérêts, d'autres idées, des rencontres pour se ressourcer. Le potentiel de développement humain ne s'arrête pas avec l'âge, il change peut-être d'accent: la vitalité intellectuelle et relationnelle contribue à la vitalité du corps et du cerveau.

#### La place de l'autre

Dans ce va-et-vient qui nous accompagne toute notre vie, l'autre a une place particulière. Lors des difficultés d'aller de l'avant, les encouragements de notre entourage, l'écoute, la bienveillance, la solidarité sont importants pour surmonter les peurs, les doutes, pour sortir du repli. C'est nécessaire au développement de l'enfant, mais aussi à tout âge.

Un défi attend les plus âgés: ne pas se laisser aller, chercher constamment des stimulations, de nouveaux intérêts, d'autres idées, des rencontres pour se ressourcer.

Quand les penchants à la non-naissance s'installent, les chocs des nouvelles naissances sont toujours un peu douloureux. Les épreuves, qui sur le moment peuvent paraître des non-sens, avec le temps, le recul - si le temps a été réparateur, si les circonstances le permettent - peuvent être relues comme des facteurs de croissance. Le monde extérieur, autre, inconnu, nous interpelle toujours, nous bouscule, voire nous choque, mais nous invite aussi à la croissance. La vie trouvera toujours un moyen de nous le rappeler, de ne pas nous laisser enfermer. Des évènements déroutants nous obligeront à sortir de routines trop bien établies. Des paroles et des avis nous bousculeront, nous remettront en question.

#### **Nouvelle naissance**

Le passage de la naissance, de l'eau à l'air et à la terre, semble indiquer que toute nouvelle naissance oblige à un changement radical d'élément. Cela peut nous sembler comme un feu à traverser, surtout pour le dernier passage qui, à l'instar du premier, nous mènera vers une totale inconnue. Mais une fois dans le nouvel élément, les surprises n'ont-elles pas été nombreuses et quasi infinies? Même dans le dépaysement extrême, un nouvel équilibre vital peut se trouver.

Au cours de la vie, où tant d'épreuves ont été surmontées, où des naissances nous ont fait découvrir l'inouï, un sentiment de confiance peut alors se créer: celui d'une union «sacrée», d'une alliance mystérieuse, entre le plus profond de soi, avec ses besoins et ses aspirations, et le plus extérieur à soi, le réel, les autres, l'inconnu, préparant à toutes les rencontres possibles, les plus ultimes, les plus dépaysantes.

# Des racines pour s'ouvrir au monde

**Amanda Spierings**, Genève philosophe, rédactrice

### ÉDUCATION

«Entre terre et ciel, mon cœur balance, je ne sais pas lequel des deux prendre...» [adaptation libre d'une comptine enfantine]. Et pourquoi pas les deux, par un subtil jeu d'équilibre que connaissent bien des parents chargés de mener leurs enfants sur le chemin de la connaissance? Un exercice qui passe par la consolidation des fondations et leur remise en cause.

«Ce n'est pas bien de mentir. Les policiers arrêtent les méchants et les mettent en prison. Si tu ne te laves pas les dents tu auras des caries. Sois gentille avec les autres. Il faut manger tes légumes si tu veux grandir. Grand-papa est au ciel. Une carie? C'est une sorte de maladie de la dent, et ça fait très mal! Tu n'es pas obligée d'embrasser la dame, mais si tu le fais ça lui fera plaisir. On n'obtient jamais rien en criant. »

Discuter avec un enfant, c'est naviguer entre vérité et simplicité, entre une explication fidèle et une autre réductive, entre ce qu'on voudrait lui transmettre et ce qu'il peut comprendre. Qu'il s'agisse d'éthique, mais aussi de questions purement matérielles, expliquer est un exercice compliqué. En tenant compte de tous nos raccourcis, erreurs et impatiences, ne ferions-nous pas mieux de nous taire parfois?

### L'architecture de nos croyances

Il existe deux écoles en philosophie quant à la structure de notre connaissance. Le fondationalisme conçoit la connaissance comme un édifice que l'on érige tout au long de sa vie. Ce bâtiment repose sur des fondations composées de croyances basiques (qui ne dépendent pas d'autres croyances pour leur justification). Ce sont elles qui justifient ensuite des croyances non basiques, qui à leur peuvent justifier d'autres croyances, et ainsi de suite. À l'opposé, le cohérentisme comprend notre connaissance à l'image d'une toile d'araignée qui s'étendrait et se complexifierait toujours plus, comme un réseau de croyances reposant les unes sur les autres. Dans ce modèle, il n'y a pas de croyances basiques. Toute croyance reçoit sa justification d'autres croyances.

Quel que soit le modèle, il sousentend, chronologiquement, l'existence de croyances *premières*, de départ, qui permettent de construire l'édifice ou de tisser la toile - quitte à modifier plus tard les fondations ou remodeler le réseau.

Même imparfaits, ces principes fondamentaux dans l'historicité des connaissances sont la base indispensable de la construction du système de croyances de nos enfants. Ces racines épistémiques sont un mélange des valeurs que nous décidons consciemment de léguer à nos enfants, des erreurs et oublis dont nous faisons immanquablement preuve, des simplifications que nous osons pour

# Des racines pour s'ouvrir au monde

compenser ce qu'ils ne peuvent pas encore comprendre, des conclusions qu'ils tirent de leurs expériences et de leurs observations, et de toutes les choses qu'ils ont comprises sans même que nous nous en soyons rendu compte.

### Dialectique de l'apprentissage

Voilà pourquoi, une fois que les racines ont commencé à prendre, il faut aussi encourager l'enfant à questionner, à se confronter à l'inconnu, à se dépayser. Cela lui permet d'affiner sa compréhension et de construire petit à petit un système de croyances cohérent et solide.

Ma fille de deux ans et demi comprend le concept de famille par référence à ce qu'elle connaît. Pour elle, dans une famille, il y a une ma-

© Khorzhevska / Adobe Stock



man, un papa, un enfant (elle) et un bébé (son petit frère). Quand nous rencontrons des enfants uniques. elle nous demande souvent: «Il est où le bébé?» Son image de la famille - sa famille - est une racine qui lui permet d'ancrer le concept famille dans son entendement. En confrontant cette image au monde, sa compréhension va s'enrichir, pour prendre en compte les adoptions, les familles recomposées, les familles monoparentales, les enfants adultes («C'est vrai, tu as une maman, maman?») et mille autres nuances. Sans cette fondation, elle ne pourrait pas aller à la rencontre de l'extérieur et construire sa compréhension. Il lui faut des racines pour s'ouvrir au monde.

Ainsi nos systèmes de croyances s'érigent-ils de manière paradoxale, dans la tension entre le dépaysement et nos racines (nos convictions, héritées ou forgées au fil du temps), ce terreau indispensable à toute connaissance. Cela dessine un rapport à nos croyances profondes foncièrement dynamique: nous chérissons ces croyances, tout en les réévaluant régulièrement.

#### Tester ses racines

L'équilibre est difficile à atteindre. Sans dépaysement, nos croyances se figent, se réifient. Megan Phelps-Roper est une jeune femme née au sein de l'Église baptiste de Westboro. Cette organisation est connue notamment pour ses manifestations haineuses à l'occasion de funérailles de soldats morts en Iraq ou de manifestations gay. Megan a été véritablement endoctrinée: Westboro était tout son monde. Son arrivée sur le réseau Twitter a lentement. mais sûrement, érodé ses convictions. Megan y a rencontré son lot de réactions violentes, mais elle a aussi été en contact avec des personnes qui cherchaient simplement

à discuter avec elle et à la comprendre. Des juifs, des homosexuels, tous ceux qu'elle condamnait si allègrement à l'Enfer. Ces conversations, faites de désaccords sans animosité, l'ont amenée à complétement revoir son système de croyances et de valeurs et à quitter l'Église de Westboro. La confrontation à l'altérité humaine lui a permis d'arracher certaines des racines qui la définissaient et qui l'enfermaient dans la haine.

Dans le dépaysement, il ne s'agit pas de se déraciner, mais de tester ses racines: celles qui tiennent seront renforcées, les autres (celles qui ne nous nourrissent pas, qui font de nous du bois mort) laisseront la place à de nouvelles connaissances. Cela ne va pas sans une forme d'insécurité, à l'image de ce pas supplémentaire fait par le funambule audessus du vide pour rejoindre l'autre côté. L'équilibre en mouvement. Voilà pourquoi il est si important d'accompagner notre enfant dans cette démarche.

Éduquer les enfants sans repères est problématique. C'est les laisser sans support dans leur recherche de la vérité.

Un dépaysement «sécurisé», une découverte accompagnée lui permettront de suivre son propre chemin, de former sa propre identité épistémique et morale au sein de sa famille étendue. En modelant les racines familiales selon ses propres expériences, l'enfant construit son identité à la fois en tant que membre d'une communauté et en tant qu'individu séparé et distinct.

À l'inverse, sans racines, rien ne peut se construire. L'enracinement est la condition sine qua non du dépaysement, de l'ouverture à autrui. Ce point d'ancrage, c'est nous, nos croyances profondes. Sans elles nous ne sommes qu'une fabrique d'opinions changeant au gré des circonstances et du hasard, des opinions sans valeur, sans puissance, sans impact sur le monde, car éphémères. L'arbre sans racines s'envole dans la tempête.

#### Emporter sa terre avec soi

Voilà pourquoi éduquer les enfants sans repères est problématique. C'est les laisser sans support dans leur recherche de la vérité. Refuser de leur donner ces croyances-racines (aussi imparfaites soient-elles), c'est leur compliquer la tâche dans la construction de leur connaissance, leur demander de tout comprendre seuls, de tout réinventer. L'éducation d'un enfant ne peut pas être une conversation ouverte à l'infini.

Cela ne signifie pas qu'il faille limiter la curiosité de nos enfants. Ni même (au contraire!) qu'il soit impossible de leur parler de concepts complexes. Mais simplement qu'il faut leur donner les moyens de comprendre, et donc de grandir et d'être libres. Quelques certitudes, quelques convictions leur permettront de s'étendre et de plonger leurs racines dans le monde. Il leur sera toujours possible de les remettre en question et de les réviser plus tard. Grandir, c'est tendre vers le ciel de toutes nos branches, mais aussi explorer la terre et s'y ancrer par nos racines.

### Le tourisme, pour le pire et le meilleur

Olivier Abel, Montpellier philosophe

### ÉTHIQUE

Nouvelle forme de religiosité, le tourisme transforme les paysages et les cultures. C'est sa profonde ambiguïté qu'il faut explorer, avant de tenter de comprendre le risque spirituel dont elle est le symptôme. Car si le touriste est souvent « moralement » en vacance, irresponsable, un danger plus grand le guette encore: le désabusement nihiliste.

Professeur de théologie et d'éthique à la Faculté de théologie protestante de Montpellier, Olivier Abel a enseigné auparavant au Tchad, à Istanbul et à Paris. Elève de Paul Ricœur, il lui a consacré divers ouvrages et vient de publier Le vertige de l'Europe (Genève, Labor et Fides 2019, 184 p.), dans lequel il commente plusieurs de ses textes.

Nous voici ailleurs, en vacances, du moins pour ceux d'entre nous qui en ont les moyens. Nous participons ainsi d'un phénomène qui est devenu la première activité économique de la planète. Le tourisme, qui déplace des populations sous la forme de colonies temporaires, touche à l'image que les sociétés se font les unes des autres. Il nous offre un dépaysement sans doute nécessaire pour mieux goûter nos vies ordinaires, mais qui transforme tous les pays qu'il touche en «paysages» touristiques. Avec la hausse saisonnière des prix, le tourisme peut briser un village saisi par l'ivresse du gain. Il peut aussi développer la curiosité pour d'autres cultures, ingérer des observateurs dans les affaires intérieures d'un pays qui croyait que les touristes n'étaient que des marchandises parmi d'autres.

Cette ambivalence induit nombre de questions. Comment faire pour que le tourisme ne soit pas un feu de paille laissant derrière lui un paysage ruiné? Quel est le seuil de développement d'une région à partir duquel le tourisme ne crée pas des réseaux purement parasites? Quelles instances seraient capables d'évaluer les «capacités de charge» des milieux humains et des sites physiques?

#### Un retour vers soi

Temps sacré de notre calendrier binaire (la dépense festive après l'ordre productif), le tourisme développe un imaginaire spécifique, celui de l'évasion ou du retour vers des paradis perdus. Car en vacances, à quel monde rêvons-nous? Souvent le décalage économique induit dans les pays visités un «retard» d'équipement tel, que nous nous croyons arrivés au pays de notre enfance. Ce sentiment redouble quand il s'agit de pays mythiques qui ont bercé nos cultures (la Grèce ou la Terre sainte). Comme l'écrivait la théologienne Françoise Smyth-Florentin à propos des voyages organisés, «le groupe part retrouver quelque chose, au moins autant qu'il part, comme il le pense, découvrir quelque chose. Il part rarement à la rencontre d'autrui ».1

Dans cette terre des origines, tout déplacement est un pèlerinage. Même les gestes archéologiques deviennent l'expérience immédiate de l'origine, sans effort linguistique, sans curiosité pour la géographie actuelle ni pour l'histoire réelle. Cela montre bien que le touriste n'est pas

venu là pour rencontrer autrui, mais pour revenir chez-soi, et se dépayser ... dans son propre imaginaire. Il ne s'aperçoit pas qu'il transporte avec lui sa bulle d'habitudes (jusqu'à la douche quotidienne dans des contrées où l'eau est rare et précieuse).

### Le déplacement intérieur

Nous éprouvons tous le besoin de traverser des frontières, de changer de vie, de voir le monde vu d'ailleurs, d'éprouver des différences. Il est inutile cependant de multiplier les voyages si nous n'avons pas cherché d'abord en nous-mêmes pourquoi nous voyageons, ce que nous cherchons. Comme le notait Emerson, « voyager est le paradis des sots [...] je me réveille à Naples, et là, à mes côtés, se trouve l'austère réalité: le triste moi, implacable, celui-là même que j'avais fui ».²

Il est inutile cependant de multiplier les voyages si nous n'avons pas cherché d'abord en nous-mêmes pourquoi nous voyageons, ce que nous cherchons.

> La mondialisation des techniques et des marchés, qui a véhiculé des rationalités à valeur universelle, a aussi produit une uniformisation des modes de vie que seule compense sa structure profondément inégalitaire. Le tourisme est contemporain de cette situation: il exprime la nostalgie de paysages perdus et l'aspiration à des formes de vie pas encore laminées par l'uniformité du marché: mais dans le même temps. il nourrit le marché par ces différences, lui ouvre un nouvel espace d'échanges à exploiter, et table sans cesse sur les inégalités mondiales qu'il renforce souvent. Le tourisme est un formidable accélérateur d'échanges, mais aussi du brassage qui menace la diversité des cultures. lesquelles se referment alors dans ce

qu'elles ont d'inéchangeable, d'incommunicable.

Puisque le problème réside dans une accélération excessive des communications, une solution serait de développer tout ce que le tourisme comporte de *ralentissement*. En faire une machine à retarder! Pourquoi ne pas proposer aux touristes des villages de vacances, des cités estivales qui seraient en même temps des formes de vie expérimentales? Des quasi-monastères, des lieux pour changer d'habitudes, de rythmes et recréer ensemble un autre imaginaire? De telles tentatives d'ailleurs ont déjà cours.

Cela implique de ne plus croire qu'on puisse s'installer dans un cosmopolitisme facile: tout vrai dépaysement est aussi un déchirement, un bouleversement dans nos manières de vivre. Loin de se déplacer avec sa «bulle» d'habitudes, le voyageur apprendrait la diversité des formes de vie, des styles, des manières de cohabiter. Il enrichirait par d'autres «possibles» sa propre capacité à habiter. En tant qu'hôte, il apprendrait à habiter pour autrui, à se sentir assez «chez soi» pour accueillir autrui; et, voyageur, à accepter d'être « par autrui », chez autrui. Cela n'irait pas sans un nouvel ordre économique, puisqu'il faudrait compenser l'universalité technique du marché planétaire par la pluralisation des formes de vie toujours locales. Loin d'exploiter les quelques différences encore résiduelles, en les transformant en inégalités économiques brutes, un tel tourisme les cultiverait.

### Scepticisme et nihilisme

Mais la question est plus radicale encore et touche à «une maladie spirituelle» de notre temps. Je voudrais évoquer un article de Paul Ricœur paru dans la revue *Esprit* en

### Le tourisme, pour le pire et le meilleur

1961, qui parle du tourisme d'une manière très originale, surtout pour l'époque. Intitulé Civilisation planétaire et cultures nationales,3 il partait de ce paradoxe civilisationnel où nous voyons se déployer en même temps un progrès technique et rationnel de la civilisation planétaire, et une menace anthropologique à l'encontre de la diversité des cultures, avec la subtile destruction de ce qu'il appelle leurs «noyaux éthicomythiques». La question de Ricœur est celle du solipsisme, un scepticisme sournois qui porte sur la possibilité de comprendre l'autre, de le rencontrer, et qui table sur l'impuissance à sortir de soi; mais aussi, inversement et simultanément, celle de l'impuissance à avoir un soi dans un monde où il n'y a «plus que des autres». Ricœur estime ce scepticisme planétaire comme au moins aussi dangereux que la bombe atomique.

Il écrit: «Il n'est pas aisé de rester soi-même et de pratiquer la tolérance à l'égard des autres civilisations (...) la découverte de la pluralité des cultures n'est jamais un exercice inoffensif; le détachement désabusé à l'égard de notre propre passé, voire le ressentiment contre nous-mêmes qui peuvent nourrir cet exotisme révèlent assez bien la nature du danger subtil qui nous menace. Au moment où nous découvrons qu'il y a des cultures et non pas une culture, au moment par conséquent où nous faisons l'aveu de la fin d'une sorte de monopole

culturel, illusoire ou réel, nous sommes menacés de destruction par notre propre découverte; il devient soudain possible qu'il n'y ait plus que des autres, que nous soyons nous-mêmes un autre parmi les autres; toute signification et tout but ayant disparu, il devient possible de se promener parmi les civilisations comme à travers des vestiges ou des ruines; l'humanité entière devient une sorte de musée imaginaire: où irons-nous ce week-end? visiter les ruines d'Angkor ou faire un tour au Tivoli de Copenhague? Nous pouvons très bien nous représenter un temps qui est proche où n'importe quel humain moyennement fortuné pourra se dépayser indéfiniment et goûter sa propre mort sous les espèces d'un interminable voyage sans but (...) ce serait le scepticisme planétaire, le nihilisme absolu dans le triomphe du bien-être. Il faut avouer que ce péril est au moins égal et peut-être plus probable que celui de la destruction atomique.»

### Être modestement soi-même

Cette menace appelle une riposte, que Ricœur formule ainsi: «pour rencontrer un autre que soi, il faut avoir un soi». Il faut modestement mais fermement accepter d'avoir un soi pour rencontrer et recevoir un autre que soi. Mais dans le même temps, pour reprendre une autre de ses formules: «autrui est le plus court chemin de soi à soi ». C'est en accueillant vraiment un autre que soi que le soi se découvre, ou en éprouvant le dépaysement de ne plus être chez soi que l'on découvre sa propre et relative «étroitesse», tout ce par quoi nous demeurons attachés à des lieux, à notre « coin » de naissance, à notre langue «maternelle », à notre époque - et l'arrogance qu'il y a à se croire détachés de toute condition.

Ricœur écrivait en 1946: «J'appartiens à ma civilisation comme je suis lié à mon corps. Je suis en-situation-de-civilisation et il ne dépend pas plus de moi d'avoir une *autre* histoire que d'avoir un autre corps. »<sup>4</sup>

Face à la menace sceptique et nihiliste, identifiée comme étant la menace principale de notre temps, il faut revenir courageusement à notre condition dans la conversation des cultures. Ricœur propose alors: « Seule une culture vivante, à la fois fidèle à ses origines et en état de créativité sur le plan de l'art, de la littérature, de la philosophie, de la spiritualité, est capable de supporter la rencontre des autres cultures, non seulement de la supporter, mais de donner un sens à cette rencontre. Lorsque la rencontre est confrontation d'impulsions créatrices, une confrontation d'élans, elle est elle-même créatrice. Je crois que, de création à création, il existe une sorte de consonance, en l'absence de tout accord (...). C'est ainsi que je comprends le très beau théorème de Spinoza: «plus nous connaissons de choses singulières, plus nous connaissons Dieu». C'est lorsqu'on est allé jusqu'au fond de la singularité, que l'on sent qu'elle consonne avec toute autre, d'une certaine façon qu'on ne peut pas dire, d'une façon qu'on ne peut pas inscrire dans un discours.»

#### L'Europe et les autres

Cette réflexion est essentielle pour notre sujet, mais aussi pour notre époque. Il est impossible qu'une culture soit créatrice et hospitalière, si elle n'a pas le désir d'exister. Si elle n'a pas la confiance en soi, l'intelligence critique et la force imaginative de « se dépayser dans ses propres origines » - selon le mot de Heidegger. Nous ne pouvons nous dépayser qu'en nous enracinant plus profondément, plus radicalement.

C'est valable pour notre culture d'Européens face aux emprises des imaginaires américain, arabe ou chinois notamment qui veulent, de manière légitime jusqu'à un certain point, prendre leur revanche sur notre long quasi-monopole. C'est modestement que l'Europe doit reprendre et poursuivre son cheminement en tant qu'une culture parmi d'autres, portant dans son identité une altérité et une pluralité originaires. Il s'agit de retrouver un rapport vivant à la diversité de nos propres sources et racines, qui sont nombreuses.

### Le rappel de l'Histoire

Là aussi Ricœur écrivait: «Un retour au pur idéal de l'Aufklärung [les Lumières] ne paraît plus aujourd'hui suffisant. Pour libérer cet héritage de ses perversions, il faut le relativiser, c'est-à-dire le replacer sur la trajectoire d'une plus longue histoire, enracinée d'une part dans la Torah hébraïque et l'Évangile de l'Église primitive, d'autre part dans l'éthique grecque des Vertus et la philosophie politique qui lui est appropriée. Autrement dit, il faut savoir faire mémoire de toutes les traditions qui se sont sédimentées sur leur socle. »5

- <sup>1</sup> Françoise Smyth-Florentin, «Israël, Palestine et tourisme en Terre sainte», Autres Temps n°18, 1988, pp. 51-54.
- Ralph Waldo Emerson, La confiance en soi, Paris, Rivage poche 2000, p. 120.
- <sup>3</sup> Paul Ricœur, « Civilisation planétaire et cultures nationales », texte repris in *Histoire et Vérité*, Paris, Seuil 1964. Les citations suivantes sont reprises de l'édition de poche, pp. 330-337.
- <sup>4</sup> Paul Ricœur, «Le chrétien et la civilisation occidentale», in *La revue du christianisme social* n° 54, 1946, pp. 423-436.
- Paul Ricœur, «Langage politique et rhétorique», Lectures 1, Paris, Seuil 1991, p. 173.

### **Voyager ou préserver la nature** Le dilemme d'une génération

**Céline Fossati**, Begnins (VD) journaliste *choisir* 

### SOCIÉTÉ

Quand on a vingt ans au XXI<sup>e</sup> siècle, rêve-t-on encore de faire le tour du monde? Assurément. Mais comment ignorer que notre planète souffre de ce tourisme de masse? Le *low cost* aérien a fait du bien au porte-monnaie familial, mais à quel prix écologique? Deux étudiants se sont prêtés au jeu du discernement sur ce qui prime entre leur envie de dépaysement et le besoin de s'enraciner dans des pratiques équitables.

Ils ont participé à la Grève mondiale des jeunes pour le climat, notamment le 15 mars et le 24 mai dernier. Matheo Godenzi, 19 ans, est en 4e année au Collège de Saussure (Genève) en biologie-chimie. Sportif, actif dans diverses organisations,1 il se dit concerné par le climat. Ce qui l'intéresse? Les progrès de et par la science. Arno Kristensen, ami proche de Matheo, a 18 ans. Il est aussi en 4e année, mais en option musique. Ses intérêts majeurs? La philo et le piano, avec un attrait pour la compréhension scientifique du monde lui aussi. Élevé dans une famille aux fortes valeurs

écologiques, le tri et le recyclage des déchets, mais aussi la consommation de produits bio et de proximité font partie de son quotidien.

Ouand on leur demande s'ils se considèrent comme des activistes pro-climat, Matheo répond: «Activiste, je ne sais pas. Je fais des efforts tous les jours, notamment en me déplaçant à vélo ou en transports publics. Je fais attention à ma consommation, à l'utilisation du plastique, à tous ces petits gestes susceptibles de diminuer mon impact sur l'environnement. » Quant à Arno, il se déplace lui aussi à vélo, utilise des boîtes recyclables pour transporter ses repas et réduit le plus possible sa consommation de viande: « On est déjà quasi tous végétariens dans ma famille. Mais de là à dire que je suis activiste... Pour le moment, j'hésite à adhérer à un parti politique comme les Verts ou la Jeunesse socialiste. Quoi qu'il en soit, je suis pour une convergence de la lutte pour protéger le bien commun!»

Céline Fossati: Pensez-vous que le climat soit une thématique qui touchera durablement votre génération? Avez-vous constaté une progression dans la prise de conscience de votre entourage estudiantin?

M. G.: « Ces derniers mois, on parle quasiment tous les jours des phénomènes liés aux changements climatiques. On débat, on s'active, on se motive... De nombreuses organisations de jeunes ont vu le jour. Il y a une belle effervescence dans ce mouvement. Est-ce que l'évolution est flagrante par rapport à il y a quelques années? C'est difficile à dire. Plus jeune, j'avais peu conscience des enjeux. Mais si je regarde mon cercle d'amis proches, alors oui, l'évolution est palpable. »



Matheo Godenzi et Arno Kristensen © Céline Fossati

### Diriez-vous qu'il y a eu un facteur déclencheur de cette prise de conscience?

A. K.: « J'aurais de la peine à en citer un. Il y a évidemment les grèves et les interventions de Greta Thunberg, et les invitations à manifester qui ont attisé notre curiosité. À savoir que ce sont surtout les collégiens qui, à ma connaissance, se sont mobilisés. C'est plus compliqué pour les apprentis pour qui faire grève est moins facilement négociable. »

# Cette prise de conscience citoyenne est-elle une nécessité ou un effet de mode?

M. G.: « Un effet de mode ? Possible. Mais est-ce si mauvais ? Je n'ai pas peur que le mouvement s'essouffle puisqu'il est de la responsabilité de chacun de faire un effort et des choix en faveur de la protection du climat. »

A. K.: «Les jeunes sont-ils susceptibles de se lasser? On l'a déjà constaté lors la manif de mai où on était quatre fois moins nombreux à Genève que lors des précédentes. L'effet mobilisation spontanée est retombé, mais le mouvement va perdurer puisque les impacts de notre mode de vie sur le climat ne vont pas s'évanouir comme par enchan-

tement. On arrive à un moment charnière, celui où des mesures concrètes doivent être mises en place.»

# Comment l'envie de parcourir la planète et celle de la préserver s'entrechoquent-elles?

A. K.: « J'essaie de faire la différence entre voyage et tourisme. Je ne crois pas que ceux qui prennent un billet low cost pour la Thaïlande en hiver aient pour principal objectif de découvrir le pays, d'aller à la rencontre de sa culture et de ses habitants. Le touriste se laisse piéger, consciemment ou non, par une industrie qui fait tout pour qu'il se sente comme chez lui: hôtel standardisé, nourriture occidentalisée, wifi... J'en ai fait moi-même l'expérience à Majorque. Le voyage est une réalité plus attirante, plus éthique, plus durable.»

### Attirante, sans doute, mais est-elle nécessaire?

M. G.: «L'envie de voyage est présente en chacun de nous. Elle est le reflet d'une envie d'autonomie. d'un besoin de construire son identité en se confrontant à d'autres cultures. Voyager peut être autre chose que simplement changer d'air pour se divertir, avant de vite retrouver sa place dans la société, sur les bancs de l'université. Cela a un coût écologique, mais l'avion n'est pas le seul moyen de se déplacer. On peut partir à vélo, prendre le bateau, le train... J'ai pour ma part envie de faire la traversée des Alpes à pied.»

A. K.: «L'idéal romantique capitaliste nous dit: va à l'autre bout du monde, c'est là-bas que tu te découvriras. Mais le soi ne se mesure pas au nombre de kilomètres parcourus. Partir à la découverte de la Suisse, de la France ou de l'Allemagne peut s'avérer tout aussi enrichissant. Ce qui compte, c'est de prendre le temps de voyager, de ralentir le pas

### Voyager ou préserver la nature Le dilemme d'une génération

dans un monde qui va très vite. Il faut revaloriser le vrai goût du voyage.»

Vous connaissez sans doute cette phrase: «Les voyages forment la jeunesse.» En questionnez-vous la pertinence? Aller à l'autre bout du monde, à la rencontre de gens qui n'auront jamais la possibilité de faire de même, comment appréhendez-vous cela?

A. K.: «Il y a finalement quelque chose d'assez superficiel à penser qu'il faut découvrir le monde pour se forger une identité. Comme si là où l'on vivait se trouvait un vide sidéral qui ne nous permettrait pas de nous construire. Quelque chose d'un peu pervers peut-être aussi dans le fait de nous demander d'aller voir ce que les autres endurent avant de rentrer dans cet endroit privilégié où nous vivons, pour entrer enfin dans le cercle de ceux qui font de l'argent... Cela pose également très clairement la question de notre enracinement. Comment devenir quelqu'un là où l'on est? On a tendance à laisser cette question identitaire aux nationalistes qui l'ont investie avec le succès que l'on connaît, notamment auprès des jeunes.»

### Au-delà de l'attachement à une terre, à un pays, y a-t-il d'autres formes d'enracinement?

M. G.: «Il y a un enracinement culturel, évidemment. Nous sommes imprégnés par une culture dès la naissance. Nous grandissons dans un

système de valeurs transmis par nos proches, et prendre du recul n'est pas toujours facile. Se demander de quelle manière cette éducation influe sur nos choix et remettre en cause ce qui nous semble le moins pertinent demande du courage et du discernement. Le voyage nous offre la possibilité de nous ouvrir sur une autre perspective, et c'est en ce sens qu'il peut s'avérer très enrichissant. Sommes-nous responsables de notre condition de jeune citoyen du monde parmi les plus privilégiés? Evidemment non. Je n'ai pas choisi de naître ici, mais je suis responsable de mes actes. Je peux décider de voyager de manière consciente ou de ne pas voyager du tout. Cela reste un choix personnel.»

Votre choix d'études universitaires tiendra-il compte des contraintes environnementales, des notions d'enracinement ou de dépaysement?

**M. G.:** Non, pas particulièrement. Il y a beaucoup de métiers scientifiques très attirants que je peux pratiquer en Suisse ou ailleurs.

A. K.: Pour moi non plus, mais j'y pense beaucoup. Parfois je me demande quelle est ma légitimité à vouloir faire de la musique mon métier alors qu'il y a des urgences autour de moi. Puis je me dis que je vais mettre tous mes questionnements dans ma musique et qu'elle accompagnera le changement. Être cohérent avec ses choix, ses valeurs, ses aspirations écologiques, c'est le travail de toute une vie. Être dans le changement, ce n'est pas participer à une manifestation quatre fois par an pour le climat. C'est le militantisme d'une vie. »

Matheo Godenzi a rejoint le groupe Climate strike (Grève du climat) qui a émergé suite aux manifestations. https://climatestrike.ch/fr.

## Dépaysement

## Des clochers suisses, au Palais de l'Europe Entretien avec Dick Marty

Lucienne Bittar, Genève rédactrice en chef

#### **POLITIOUE**

La démocratie suisse, basée sur le consensus et la neutralité, sur l'équilibre des régions, des langues, des partis, a pour terreau favorable la taille de son territoire, qui la rend praticable. Très cadré et ancré dans notre paysage, notre système a forcément certains travers, comme celui de réduire notre champ de vision aux limites de nos frontières et de la pensée dominante. Qu'en pense Dick Marty?

Dick Marty est ancien procureur du Tessin, conseiller d'État tessinois et conseiller aux États, président de la Commission des droits de l'Homme de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe. Il a écrit en 2018 Une certaine idée de la justice (voir sa recension pp. 75-76), un livre « mémoire ».

Notre système a pour réputation de couper les têtes qui dépassent, de briser les élans de ceux qui se distancent du groupe. Ce n'est pas le cas pour Dick Marty. Procureur tessinois et député du Parti radical-démocratique, le politicien s'est frotté à bien des dossiers explosifs, tant au niveau cantonal, fédéral qu'européen. Les bienfaits de notre système démocratique direct, il les connaît, mais aussi ses lenteurs, voire son inertie. Il est reconnu comme une personnalité engagée, courageuse, qui n'use pas de la langue de bois. Des qualités pas très suisses. Comment se situe-t-il lui-même dans ce système?

Dick Marty: «Suis-je courageux? Je dis ce qui pour moi doit être dit, et j'agis en fonction de ce que je pense devoir faire. Je le fais pour être en paix avec moi-même! La politique devient détestable quand elle consiste à dire ce que les gens veulent entendre. Sortir de là dépend de la personnalité de chacun.

» Pour ma part, je suis très favorable à notre système, qui est une espèce d'hymne à l'éthique de la responsabilité, considérée comme plus importante que l'éthique de la conviction. Face à un problème, la première nous fait dire: «Au vu des coûts, je sais que je ne peux pas réaliser toutes mes idées, mais la solution qui se présente est la seule viable en l'état, même si à mes yeux elle n'est pas tout à fait satisfaisante.> Et la seconde: Je sais ce que cela va coûter, mais je le fais.> Il nous faut cependant un peu des deux, car la prévalence de la responsabilité peut induire une certaine médiocrité et faire rater des choix historiques.

» Il y a un autre aspect, plus délicat, qui découle de la petite taille de notre pays, que vous évoquez: tous les décideurs se connaissent. Cela crée un climat un peu *incestueux*. Dans une telle société, des liens ambigus peuvent se créer à travers un système d'échanges de faveurs. Des intellectuels, dont une partie de leur activité dépend de subventions, peuvent être induits à se taire pour ne pas offusquer les décideurs. L'échange de faveurs peut ainsi glisser facilement vers une forme subtile de corruption. »

## Lucienne Bittar: Est-ce une forme de clientélisme ou plutôt de lobbying?

«Clientélisme? Oui, le vase clos favorise ce genre de phénomène. Les Suisses allemands parlent de *filz*, un tissu entremêlé. Cela a souvent des effets positifs, mais c'est aussi un

## Dépaysement

## Des clochers suisses, au Palais de l'Europe Entretien avec Dick Marty

instrument de contrôle social opprimant. Le lobbying, pour sa part, est un jeu politique légitime, où chacun fait valoir ses raisons. Le problème commence avec le manque de responsabilité de certains politiques. Il y a énormément de députés qui font leur travail correctement, qui s'impliquent dans des commissions et dont on ne parle pas. Ceux qui m'inquiètent, ce sont ceux qui ne savent pas filtrer, évaluer les informations reçues, les mettre dans un contexte. Certains acceptent des mandats qui convergent avec leurs activités, et donc leurs intérêts. Qu'une personne qui préside une faîtière des assureurs-maladie [Joseph Dittli (RL), de Curafutura: n.d.l.r.] et recoit 140 000 francs par an à ce titre puisse être membre de la Commission de la sécurité sociale et de la santé publique, cela me dérange! Il y a haut risque de compromission.

» Prenez l'Initiative pour des multinationales responsables, dont je suis co-président du comité d'initiative.¹ Le Conseil national a compris l'enjeu du texte et proposé un contre-projet, que le comité d'initiative a accepté pour accélérer le mouvement; nous étions prêt à retirer notre texte si le contre-projet était voté. Mais Économie Suisse et Suisse holding ont fait un lobby terrible au Conseil des États, qui a dit non au contre-projet. L'initiative devra donc vraisemblablement passer devant le peuple. »

# Vous pointez dans votre livre cette influence des milieux économiques. Quels en sont les dangers?

«Les conglomérats économiques sont de moins en moins liés à un pays. Il y a 50 ans, nos grandes entreprises étaient dirigées par des Suisses très souvent haut officiers dans l'armée. Ce n'est plus le cas depuis qu'elles sont devenues des multinationales dont les dirigeants souvent ne parlent même pas l'une de nos langues nationales. L'actionnariat d'UBS est à 20% seulement entre les mains de Suisses. La réalité économique est devenue mondiale, mais notre cadre juridico-étatique est resté national. Les multinationales exploitent cette position d'influence. Comme elles peuvent déplacer leurs sièges selon leurs avantages, elles jouent avec le chantage des places de travail, des sièges fiscaux. Certaines grandes entreprises, comme Amazon ou Google, ont des capitaux comparables à ceux des plus grands pays du monde.

»À cela s'ajoute une privatisation de ce qui auparavant dépendait de l'autorité de l'État. Le privé entre dans les hôpitaux, dans les universités en finançant des chaires. À longue échéance, c'est pernicieux. La recherche fondamentale est absolument nécessaire, mais elle doit être financée par des entités neutres, étatiques qui recherchent le bien commun. Quand une entreprise finance une chaire, ce n'est pas par altruisme. Les enseignements influencent les futurs professionnels. Il faut être vigilant. Surtout que ces mêmes entités économiques font un lobby terrible pour obtenir des baisses d'impôts, qui affaibliront l'État. Quand un État s'appauvrit, il ne peut plus assumer certaines charges. Les entreprises en profitent.»

#### Il faudrait donc revenir à un État national fort, un mot d'ordre bien actuel?

«Ah non, pas seulement national! Aujourd'hui on ne peut plus se gargariser en disant qu'on est souverain. Aucun pays, pas même les États-Unis, ne l'est tout à fait. Les politiques ne perçoivent pas assez clairement ce danger. Ils ne réfléchissent pas à ce que sera notre société dans 30-40 ans. C'est ça, les échéances qui devraient les influencer, au lieu de l'immédiat des prochaines élections. Les grands défis qui se présentent sont la préservation de la démocratie, le climat; c'est du long terme et les solutions passent nécessairement par des alliances entre nations. Ces questions ne peuvent être résolues qu'à travers des systèmes supranationaux. Comme l'UE est nécessaire pour faire face à ces colosses économiques qui demain risquent de gouverner le monde.

» Beaucoup de citoyens sont convaincus que si la Suisse était dans l'UE, elle perdrait de sa souveraineté. Au contraire! 40 % des normes qui existent en Suisse sont reprises automatiquement de l'UE car la réalité socio-économique connaît de moins en moins les frontières nationales. Nous sommes obligés de suivre. Si nous en étions membres, nous pourrions exercer notre influence déjà au stade des commissions d'experts. »

Vous parlez souvent de morale dans votre livre, un terme peu utilisé en politique. Le risque n'est-il pas de lui faire dire n'importe quoi? Les lois elles-mêmes ne le sont pas toujours. Pensez-vous qu'on a le droit de résister quand on trouve une loi peu morale? Je pense à ces personnes qui aident des étrangers illégaux.

«C'est la tragédie d'Antigone de Sophocle... Je crois qu'en chacun de nous, de manière innée, il y a la connaissance de ce qui est juste ou pas. L'histoire montre que ce sont les résistants qui poussent le droit à se transformer. Il y a un cas qui me fascine. C'est celui de Rosa Parks, aux États-Unis, dans les années 50. Cette couturière noire a refusé de céder sa place à un Blanc dans un bus de Montgomery. Elle a été arrêtée. Qu'a fait la communauté noire? Influencée par Martin Luther King, elle n'a pas cassé les vitrines et saccagé les rues, comme les gilets jaunes. Elle a fait quelque chose de plus fort, de plus responsable, sans violence, en payant de sa personne. Elle a boycotté les transports publics pendant près d'un an. La société de bus frôlant la faillite, les autorités ont fini par changer le règlement. La question est remontée jusqu'à la Cour suprême qui a déclaré cette ségrégation illégale.»

# Où voyez-vous des signes d'espérance? Dans ces individus qui se lèvent pour une cause ou dans les organisations de la société civile?

«Je suis fasciné par l'engagement des milliers d'anonymes solidaires qui ne demandent pas de reconnaissance publique, mais aussi inquiet du fort taux d'abstention des Suisses, des jeunes en particulier.2 La démocratie, c'est s'informer, s'engager, participer à des débats, c'est assumer des responsabilités. Cette démocratie, à mon avis, est très malade. Les gens ne vont voter que quand ils sont directement concernés dans leur quotidien. Or la démocratie, c'est s'engager pour des projets qui concernent l'ensemble du pays et aussi la prochaine génération. »

Voir sur www.choisir.ch, rubrique «politique internationale», Lucienne Bittar, Des entreprises responsables.

Une enquête de easyvote, publiée en avril 2019, indique que près de la moitié des jeunes ne se sentent pas représentés par un parti et que plus de la moitié d'entre eux estiment que le Parlement ne prend aucune décision importante pour leur quotidien. (n.d.l.r.)



# Transgression et politiquement correct

René Longet, Onex (GE) expert en développement durable

#### **POLITIOUE**

La fin des idéologies a fait sauter les verrous des pensées dogmatiques, mais aussi des valeurs qui les portaient. En politique, la transgression individuelle s'est dangereusement popularisée, rendant indispensables les garde-fous dénoncés par ailleurs comme abus du «politiquement correct».

René Longet a été neuf ans conseiller national genevois, puis 12 ans conseiller administratif de la Ville d'Onex. Il est l'auteur de plusieurs livres, dont Aller à l'essentiel. Repères pour notre temps. Entretiens avec Sandra Widmer Joly (Bière, Cabédita 2016). Recension de cet ouvrage sur www.choisir.ch.

Pendant des décennies, la socialisation politico-culturelle s'est transmise au fil des générations. Parents paysans? Enfants probablement catholiques ou protestants. Famille ouvrière? Progéniture vraisemblablement inscrite à gauche. Ménage artisan, classe moyenne? Centre gauche ou centre droit. Descendants de la « bonne société », de tradition ou d'affaires? Probablement de droite, ou alors humanistes au grand cœur. On était d'un camp, comme on était d'un pays, d'une région.

Ces fidélités ne sont plus, ni les référentiels qui les structuraient. Les « 30 Glorieuses » et l'individualisme dissolvant, la mondialisation et la déré-

gulation qui les ont suivies ont fait exploser les affinités non électives. Aujourd'hui l'éclectisme et le pragmatisme dominent. On fait son marché sur l'offre politique, et il y a autant de réponses que de personnes qui cherchent. Le côté positif est clairement la valorisation du libre arbitre, le refus du suivisme; le mauvais, c'est la perte des repères, un peu comme si les réflexes n'avaient pas su faire place à la réflexion, comme si la fin des idéologies avait entraîné la chute des cadres de référence.

#### Des idéologies aux valeurs

En réalité, deux idéologies, au moins, ont survécu et sévissent toujours. La première est celle de la « main invisible », un postulat posé au XVIII<sup>e</sup> siècle par Adam Smith qui stipule qu'il ne faut pas intervenir dans l'économie car celle-ci se régule au mieux par elle-même. Ce faisant, il occulte les distorsions existantes, les coûts reportés sur les générations futures, la gestion des biens communs, l'existence des biens immatériels (comme la culture) non solubles dans le marché...

La seconde, symétrique à la première, entend, face à la dérégulation et au désarroi qui résulte de la « main invisible », restaurer une unité nationale mythique. Elle promet travail et protection à tous les membres de la nation ... mais seulement à eux. Comme si la nation était un donné biologique et non une production sociale; comme si un pays pouvait, à l'heure de l'interdépendance du monde, faire abstraction des intérêts des autres.

On l'aura compris, une idéologie donne généralement des explications simples à des situations complexes. Elle trouve son ressort dans sa dimension normative (ici *le juste*, là *le faux*) et proclame volontiers que la fin justifie les moyens. Elle tend à

# Transgression et politiquement correct

ignorer ce qui la contredit, au prix de négliger les faits. Elle se positionne face à un ennemi à abattre, caricaturé et doté de pouvoirs souvent fantasmés, et qu'on déteste puisqu'il est la cause de nos malheurs. Or toute simplification abusive conduit à l'erreur, toute exclusive débouche sur la haine.

Si elles ne sont pas respectées scrupuleusement par les dirigeants économiques et politiques, comment s'imposeraient-elles au «commun des mortels»?

Comment réagir à ces distorsions sans tomber dans un pragmatisme sans boussole? En ne jetant pas l'enfant - nos valeurs - avec l'eau du bain - les idéologies. Autant les secondes posent problème, autant les premières sont nécessaires, indispensables même! Pour moi, ce sont les valeurs de liberté, de solidarité, de responsabilité, de débat argumenté, de démocratie, de respect, d'égalité de chances, de symétrie des droits et des devoirs; et des principes, comme ceux de précaution ou de subsidiarité.

La plupart de ces valeurs sont inscrites au cœur de nos lois, ornent nos bâtiments officiels, mais elles ne sont pas pour autant vécues, ni ressenties comme contraignantes. Elles n'ont empêché ni les paradis fiscaux ni la croissance des inégalités ni le changement climatique. Si elles ne sont pas respectées scrupuleusement par les dirigeants économiques et politi-

ques, comment s'imposeraient-elles au «commun des mortels»? Non seulement les idéologies sont mortes, mais les valeurs qui devraient s'y substituer sont en panne de crédibilité.

#### Casser les codes

Dès lors, dans nos sociétés, transgresser les codes, les cadres posés devient un comportement de plus en plus répandu. C'est un des éléments de la montée des attitudes péremptoires, du dénigrement, du mépris et du goût pour une polémique abusive et disproportionnée. Il y a un lien entre l'individualisme exacerbé et déstabilisant, et la croissance de la violence verbale voire physique. Avant les actes, il y a les mots, et avant les mots, les pensées. Il y a des pensées, et donc des mots, capables de mobiliser pour le bien, et d'autres qui incitent à la haine, qui excluent, dénigrent puis tuent. On a souvent vu des mauvaises blaques, des sous-entendus finir dans la banalisation de la discrimination et du crime.

La tentation de la transgression est propice aux rumeurs, à la propagation immédiate de tout indice qui viendrait renforcer ses propres soupçons, sans vérification quelconque. Elle fait le fond de commerce des réseaux sociaux, où chacun peut *liker* ou rejeter sans prendre de recul ni le temps d'un examen critique. C'est la prolifération du complotisme et de la défiance, démultipliée sous la protection de l'anonymat.<sup>1</sup>

Entretenant le sentiment anti-élites, toute une série d'organismes de la mouvance populiste et d'extrêmedroite répandent systématiquement des «faits alternatifs». Ce qui est particulièrement intéressant est leur lien avec des milieux très fortunés qui les financent. L'industrie du fossile, par exemple, entretient depuis une trentaine d'années un réseau occulte de faux experts et d'influen-

ceurs qui diffusent avec constance et beaucoup de moyens des mensonges sur le changement climatique, à l'image du lobby du tabac défendant la liberté d'enfumer les autres ... mais avant tout ses intérêts. Le scepticisme et la déconstruction vont si loin aujourd'hui qu'un Français sur dix croit possible que «contrairement à ce qu'on nous dit» la Terre soit plate!<sup>2</sup> D'autres mettent en doute la réalité du débarquement humain sur la Lune en juillet 1969.

#### **Indispensables limites**

Pour éviter des dérives comme celles décrites ci-dessus, la liberté d'expression (comme toutes les libertés d'établissement, de commerce, etc.) connaît ses limites. Ainsi, en Suisse, il est interdit de diffamer, d'accuser sans preuve, de nier les génocides, de prôner le racisme. Ces interdits sont indispensables si l'on veut empêcher que soit sapé ce qui permet de vivre ensemble.3 Aux simplifications abusives et aux idées reçues du fond de commerce populiste, répond ainsi le politiquement correct du discours humaniste, souvent dénoncé par les représentants du populisme, mais qui a toute sa raison d'être. Il exprime la nécessité de ménager dans la formulation de nos propos les catégories victimes d'injustices, et de cesser le cycle des mauvais traitements: minorités religieuses et nationales, peuples opprimés, minorités sexuelles, victimes de persécutions, personnes handicapées, etc. Il était juste de rebaptiser «tête au chocolat» la friandise populaire longtemps appelée « tête de nègre ».

Aux simplifications abusives et aux idées reçues du fonds de commerce populiste, répond ainsi le politiquement correct du discours humaniste

Mais le politiquement correct a luimême ses limites, par exemple quand on croit devoir taire ou enjoliver certains faits en son nom. Ce n'est pas parce que quelqu'un est étranger ou réfugié que ses éventuels écarts ou délits doivent être tus (c'est une très mauvaise manière de le protéger); ou qu'il faut accepter qu'un intégriste religieux, persécuté dans son pays, se livre au prosélytisme dans le pays qui l'héberge. Les souffrances du peuple juif ne doivent pas empêcher la critique des positions politiques de l'État d'Israël, ni mener à confondre l'antisionisme - le refus d'un projet politique - et l'antisémitisme - la détestation inacceptable d'un peuple et d'une religion.

#### Discipline et crédibilité

Et nous voici ramenés au début de cette réflexion. La démocratie directe ne peut s'exercer que dans le cadre de l'État de droit, d'une procédure précise et de garanties. Le peuple n'a pas toujours raison, il ne peut pas, par exemple, se substituer au pouvoir exécutif et prendre des décisions administratives à l'égard d'individus particuliers, ni se faire justice lui-même.

La démocratie exige une certaine discipline, tant sur le fond (une argumentation fondée sur des faits et une séparation claire entre ceux-ci et les opinions) que sur la forme (politesse et éducation). Mais la démocratie exige aussi de la crédibilité. Car ce n'est que si ses valeurs sont vécues par ses dirigeants que les populations sont incitées à les respecter et à les suivre.

- 1 Voir notre dossier « Bullshits », in *choisir* n° 691, avril-mai-juin 2019. (n.d.l.r.)
- 2 https://www.nationalgeographic.fr/sciences/ un-francais-sur-10-pense-que-la-terre-est-plate
- 3 D'aucuns n'ont pas peur de la contradiction: ainsi ces élus qui, au nom d'une liberté d'expression sans frein, réclament la dépénalisation du négationnisme, et qui par ailleurs admirent des régimes ne connaissant aucune liberté d'expression...

## Face à la crise de l'autorité le pragmatisme gagnantgagnant

**Marco Maltini**, Genève politologue, formateur en Discipline Positive

#### ÉDUCATION

Enfants brimés voire aliénés, enfants rois à la limite abuseurs... Entre le tout punition rigidifiant ou le laxisme incohérent, trouver le bon cocktail éducatif qui permet l'établissement d'un bien commun intergénérationnel est un défi de taille. Alliant la fermeté à la bienveillance, la Discipline Positive offre une alternative intéressante.

Marco Maltini anime des ateliers collectifs de Discipline Positive à destination de parents, d'enseignants ou d'éducateurs, et pratique le soutien parental individuel en Suisse romande. www.disciplinepositive.ch À une époque où la parole se libère d'une manière globale, que ce soit parmi les femmes, les hommes ou les enfants victimes d'injustices ou d'abus, à un moment où les revendications s'expriment aussi bien parmi les travailleurs pauvres que chez les jeunes conscients des risques pour la planète et la civilisation, nous pouvons être heureux de constater que les droits des minorités gagnent du terrain en Occident. Mais cette liberté que l'on accorde à autrui, et que l'on revendique volontiers pour soi-même, entraîne un corollaire parfois inattendu: le déclin ou la remise en cause radicale de toute forme d'autorité.

Lorsque cette remise en cause s'exerce au sein de l'espace public et autour des modalités qui régissent la vie en société, la loi est là (même si parfois avec retard) pour trancher et rappeler les limites qu'il s'agit de respecter. Mais dans les espaces plus intimes, ceux des familles et des collectivités éducatives telles que les écoles, cette remise en question trouve rarement des réponses à la hauteur des enjeux soulevés.

Les dogmes et les totems ont fait long feu. Les tensions s'installent, se renforcent, s'enracinent.

En 2019, le respect du parent de la part de son enfant, le respect du maître d'école de la part de ses élèves, celui de la police, des pompiers, du médecin ou plus généralement de l'uniforme ou de la blouse blanche ne vont plus de soi. À cet usage autrefois intériorisé, mais dévalué ou n'ayant plus cours aujourd'hui, se sont substitués un questionnement sur le sens, un fort désir de participation et d'inclusion dans l'élaboration des normes censées s'imposer à nous et à autrui. Et c'est tant mieux si les enfants font preuve d'émancipation en lien avec leur précocité! Mais pour les parents et les enseignants, exercer au quotidien leur autorité d'éducateurs au sens large est devenu un enjeu complexe, périlleux et souvent épuisant. Car les enfants refusent, les enfants exigent, les enfants argumentent et questionnent à tour de bras, ils «remettent en question » ce qui semblait acquis par les générations précédentes.

#### Des adultes lésés du «savoir»

Parce que Google et Wikipedia, Siri et Alexa sont à portée de doigt et de voix et fournissent la réponse à toutes les questions, qu'elles soient ordinaires, primordiales ou futiles, la nécessité (sinon de sens, du moins de compréhension) a établi une nouvelle norme dans l'habitus juventus - l'esprit des jeunes. Parce qu'ils savent plus rapidement et mieux que nous mettre à jour le système d'exploitation de leur PC Gamer ou de leur Smartphone, parce qu'ils sont surconnectés à des réseaux sociaux aux noms exotiques comme Twitch, Tic Toc, Whisper, Twoo ou Tagged, alors que nous en sommes encore à nous interroger sur les effets pervers des ancêtres Facebook, Snapchat ou Instagram, les enfants

© Philippe Lissac / Godong



foncent le sourire aux lèvres. Ils se sentent investis d'une omniscience qui vient recouvrir tous les champs de leur quotidien et mettre à mal la valeur de l'adulte ou du parent dans ce qu'il pourrait leur apporter d'autre que le gîte, le couvert et l'abonnement illimité vers ces univers virtuels.

Quels terrains éducatifs laissent-ils en friche à leurs parents ou à leurs enseignants, alors que tout leur est si facilement disponible? Tutoriaux sur *Youtube*, bancs d'essai, critiques, évaluations de toutes sortes... Du restaurant à l'établissement à fréquenter, de la basket à l'ordinateur que l'on se doit de posséder, des formations aux stages ou aux métiers les plus performants, les plus cool et les plus rentables... les jeunes croient déjà tout savoir.

Ils savent. Ils croient savoir. Et ils croient qu'ils n'ont plus besoin de l'adulte. Et ils se retrouvent sous l'emprise de cette croyance.

Il est donc logique que nous assistions aujourd'hui à une multiplication des demandes d'aide de la part de parents et d'enseignants désemparés, découragés face à leur enfant ou leur ado.

## Pédagogie par l'encouragement

Élaborée aux États-Unis dans les années 80 par les docteurs en éducation Jane Nelsen¹ et Lynn Lott, la Discipline Positive est une démarche éducative pragmatique qui associe fermeté - le respect du monde de l'adulte, du cadre, de la situation et bienveillance - le respect du monde de l'enfant, de ses émotions, de ses ressentis. Elle s'appuie sur l'encouragement, pour aider les en-

Face à la crise de l'autorité le pragmatisme gagnantgagnant

fants et les adolescents dans leurs apprentissages à la fois individuels, sociaux et académiques. Reposant sur les travaux d'Alfred Adler² et de Rudolf Dreikurs,³ psychiatres autrichiens des années 30, il s'agit d'une approche ni permissive, ni punitive, qui vise à développer des compétences psychosociales comme la confiance en soi, la recherche de solutions, l'autonomie, la responsabilité, le respect mutuel, la coopération, la persévérance...

Véritable pédagogie par l'encouragement, axée sur la «recherche de solutions » élaborées de manière collaborative entre jeunes et adultes, la Discipline Positive met en œuvre un certain nombre de principes adlériens tels que: le besoin d'appartenance et de contribution de chaque être humain; l'égalité sociale et le respect mutuel; l'apprentissage expérientiel qui passe par le ressenti, la pensée et la décision; les croyances cachées derrière les comportements « inappropriés »; la redirection de ces comportements vers des comportements « utiles pour les autres».

Ce qui fait l'attrait de la Discipline Positive, c'est qu'elle répond aux enjeux éducatifs actuels et aux défis posés aux éducateurs au sens large. En effet, il ne faut pas prendre le terme discipline dans son acception autoritaire, mais plutôt l'entendre comme des lignes de conduite que le jeune aura intégrées après les avoir établies en collaboration avec l'adulte.

À la différence de la règle, suivie ou enfreinte, une ligne de conduite représente un comportement ou une attitude vers lequel l'enfant est appelé à tendre, avec un droit à l'erreur. Celle-ci est considérée comme une formidable opportunité d'apprentissage. Les compétences ou talents de vie que les adultes souhaitent voir les enfants développer (l'esprit critique, la sagesse intérieure, la compassion, l'empathie, l'autorégulation, le goût de l'apprentissage, la curiosité, l'intégrité, l'image de soi positive, etc.) n'exigent-ils pas du temps pour s'acquérir, tout comme la lecture ou l'écriture? On ne devient pas confiant, responsable ou autonome sur injonction, du jour au lendemain.

Pour aider le jeune à développer ces talents et compétences de vie, il faut d'abord que l'adulte ait pu les identifier, les penser, les désirer. Arriver à élaborer un GPS éducatif pour montrer la voie à un enfant nécessite de lever le nez du guidon de nos attentes immédiates et de ne pas nous focaliser sur le comportement inapproprié de l'enfant, mais sur le manque que ce comportement révèle chez lui.

«Un enfant qui a un comportement inapproprié est un enfant découragé», disait Adler. «L'encouragement est à l'enfant ce que l'eau est à la plante», ajoutait Dreikurs.

Pour les précurseurs du courant de Discipline Positive, c'est le découragement - ce sentiment de ne pas être capable - qui conduit l'enfant à avoir un comportement inapproprié, conçu comme une stratégie, souvent inconsciente, pour satisfaire le besoin d'appartenance au groupe qu'il n'arrive pas à obtenir. L'enfant, en effet, poursuit des « objectifs mirages », basés sur la croyance - erronée - que la seule manière d'appartenir au groupe serait de manifester un comportement exclusivement « utile » pour lui-même: provocation, refus, prise de risque, plainte, manifestation extrême de demande d'attention... Des comportements « inutiles » pour le groupe.

En encourageant l'enfant, en le soutenant et le responsabilisant, l'adulte va lui permettre de basculer vers des attitudes utiles pour tous. Il va l'aider à sortir du périmètre étriqué de son ego, pour s'ouvrir à la relation, à la prise en compte de l'altérité en tant que composante indissociable de son équilibre intérieur et de son développement. L'encouragement va prendre la forme d'un espace laissé à l'enfant pour qu'il aille vers le meilleur de lui-même, d'une distance nécessaire à sa prise de conscience de la force intérieure qu'il peut développer.

#### Renforcer l'appartenance

Pour Adler, le renforcement du sentiment d'appartenance passe ensuite par la contribution: je contribue au bon fonctionnement du groupe, j'ai une place, je me sens reconnu, donc je renforce mon sentiment d'appartenance. Confier des responsabilités aux jeunes, que ce soit à la maison ou en classe, leur attribuer un rôle clair et défini est donc important pour leur développement. La contribution par l'action est un gage d'une meilleure «santé mentale», disait Adler dans les années 30; aujourd'hui on dirait qu'elle contribue à renforcer l'estime de soi.

Pour définir les responsabilités, les tâches à accomplir, mais également les lignes de conduite à respecter, la question en Discipline Positive va se formuler sous la forme des « besoins du groupe». De guoi avons-nous besoin pour que cette année scolaire soit la meilleure jamais vécue? De quoi avons-nous besoin pour que le repas familial du soir se passe bien? pour que nos prochaines vacances soient mémorables? S'ensuit généralement une « tempête d'idées géniales», un brainstorming collectif. Un moment de liberté absolue où chacun est entendu sans être jugé, et où les propositions sont ensuite passées au tamis du réalisme et du partage des responsabilités. La même méthodologie sera utilisée pour ce qu'on nomme « la recherche de solutions », un moment dédié à la résolution d'une problématique qui impacte la famille, la classe ou le groupe.

Ces outils de Discipline Positive visent à développer l'autodiscipline et le référentiel interne chez le jeune. En passant par la notion de «besoin», on sous-entend celle de «bien-être». Se faire du bien à soimême ne serait donc plus incompatible avec le bien-être ou le bon fonctionnement du groupe. La Discipline Positive aborde cette dialectique d'une manière efficiente, en favorisant l'esprit gagnant-gagnant. Les ingrédients de cette démarche que sont la co-construction, l'implication, le respect mutuel, l'intelligence collective ou la responsabilisation individuelle contribuent à un apaisement des esprits, préalable nécessaire au vivre ensemble.

<sup>1</sup> Jane Nelsen, La Discipline Positive, Paris, Du Toucan 2012, 400 p.

<sup>2</sup> Alfred Adler, L'éducation des enfants, Paris, Payot 2000, 250 p. Voir aussi Catherine Rager, Introduction à la psychologie d'Adler, Lyon, Chronique sociale 2005, 176 p.

<sup>3</sup> **Rudolf Dreikurs**, *Le Défi de l'enfant*, Paris, Robert Laffont 1972, 300 p.

#### Dis-moi de quoi tu te gaves

**Eugène,** Lausanne écrivain

#### RFGARD

Le sujet de cette chronique se promène par groupe de cinq ou de huit dans le train régional Genève-Lausanne, chaque samedi soir, dès 22h par exemple. Des garçons et des filles entre dix-sept et vingt-cing ans descendent deux Pinot noir à 4,5 francs la boutanche, puis un Sirah du Chili à 6 francs le flacon, et se finissent avec une Côte de Gascogne à 4 balles. Bon, je ne devrais pas dire «finissent». Au contraire, ils se «commencent». Après ces quatre bouteilles éclusées dans des verres en plastique en moins d'un quart d'heure, la soirée est satellisée. Bienvenue en Biturie Express.

Par curiosité, j'ai posé la question qui me brûlait les lèvres depuis des années à un groupe pas trop agressif: «Pourquoi vous buvez comme ça?» La réponse fut désarmante: «Parce qu'ensuite tout est drôle, Monsieur. Le train régional est drôle. L'heure d'attente devant la boîte de nuit est drôle. Le refus du videur de nous laisser entrer est super drôle. Tiens, même rentrer à pied de

Morges à Tolochenaz à 4h du mat, ca devient marrant...»

Je ne voudrais pas la ramener, mais du temps de mes 20 ans (il y a trois décennies, donc), celui qui chaque week-end sortait juste pour boire se faisait vite traiter d'alcooligue.

Alors, qu'est-ce qui a changé au XXIe siècle? Le gavage. Un vrai phénomène social. Biture express se dit binge drinking en anglais. À l'époque de Tony Blair, les services sociaux prenaient brusquement conscience du drame national que représentait le binge drinking. Selon une étude de l'Institut britannique des études alcooliques (IAS), 48 % des hommes de 18 à 24 ans et 31% des femmes de la même tranche d'âge étaient ainsi «très soûls» au moins deux fois par mois. Conséquence directe: selon les chiffres de l'unité stratégique du Premier ministre sur l'alcoolisme en Grande-Bretagne, le binge drinking coûtait près de 30 milliards d'euros par an, dont plus de 9 milliards pour les employeurs, obligés de faire avec une perte de 17 millions de jours travaillés chaque année en raison de soirées «trop arrosées».

Ça c'était il y a vingt ans. Depuis la situation s'est nettement améliorée: en 2014, on constatait une hausse de 40 % des décès dus à une maladie du foie... «Vivre vite, mourir jeune et laisser un beau cadavre»: la formule de l'autodestruction ne date pas d'hier. Les punks l'ont utilisée, la biographie de James Dean se l'est appropriée. Mais elle est plus ancienne encore. On la découvre pour la première fois dans Knock on any door, le roman de Willard Motley, publié en 1947. Un étonnant écrivain noir américain qui mettait en scène des personnages blancs.

Eugène Meiltz, de son nom de baptême, est un écrivain vaudois. Son dernier roman *Ganda* (Genève, Slatkine 2018, 172 p.) est recensé sur www.choisir.ch.

#### Je me gave, tu te gaves...

Les anglo-saxons ont vite remarqué qu'on peut décliner la notion de gavage dans tous les domaines du divertissement. Dis-moi de quoi tu te gaves, je te dirai qui tu es. Ainsi, il y a quelques années, est apparu le binge watching. Le fait de s'enfourner trois saisons d'une série télévisée en l'espace d'un week-end. Cloîtrés dans leur appartement, les drogués du récit se nourrissent de chips provençale ou de raviolis bio (ça donne bonne conscience) et bouffent des épisodes matin, midi et soir.

Un phénomène qui touche autant le spectateur lambda que les superstars de l'écran. Figurez-vous qu'Anthony Hopkins, tout Commandeur de l'Ordre de l'Empire britannique et Chevalier qu'il soit, s'est fendu d'un e-mail à Bryan Cranston, qui joue ce prof de chimie de banlieue qui se met à fabriquer de l'amphétamine, pour lui témoigner son admiration. Le mail commence comme ca: «Je viens d'achever un marathon Breaking Bad - du premier épisode de la saison 1 jusqu'aux derniers de l'ultime. Deux semaines de visionnage purement addictif. » Au début, on a cru à une blaque. Sir Anthony Hopkins ne se vautre tout de même pas dans le *binge watching*, voyons... Et bien si!

Pour en revenir au téléspectateur lambda, je confesse ici m'être binge watché (néologisme qu'on me pardonnera) les sept premières saisons de Game of Thrones durant l'été 2018 pour être à niveau pour la saison huit. À raison de trois ou quatre épisodes par soir, tandis que mon épouse dormait avec notre bébé, je découvrais cette furie pleine d'hémoglobine, de glace et de feu. Résultat? Une année et demie plus tard, quand a enfin démarré la fameuse dernière saison, les cadavres princiers, les trahisons, les alliances, les noms de villes et les liens de parenté se mélangeaient dans ma caboche. Quand on bâfre un si long récit, ça crée une bouillabaisse au fond de son esprit.

#### Le son, le tourisme

Que peut-on encore consommer de manière frénétique? Le son. *Binge Audio* adorerait que vous l'adoriez. Cette société française de production et de diffusion de podcasts fondée en 2016 par Joël Ronez, ancien directeur des nouveaux médias de *Radio France*, propose une gigan-

Binge drinking © Philippe Lissac / Godong



#### Dis-moi de quoi tu te gaves

tesque bibliothèque sonore. *Binge Audio* arrive tard sur le marché du podcast à la demande: il doit trouver sa place parmi d'autres concurrents très intéressés par nos oreilles, tels que *Arte Radio*.

Quoi d'autre encore? Le tourisme, bien sûr. Bon, sur ce coup-là, les Japonais ont une grosse expertise. Comme la plupart des employés japonais n'ont les moyens de se payer durant leur vie qu'un seul voyage en Europe, ils désirent voir le Louvre, Londres, le pont de Lucerne, Venise et Prague en deux semaines.

C'est justement pour freiner le binge touristique que les habitants de Barcelone ont manifesté en 2017. Ils en avaient marre des 32 millions de touristes qui poussent à la gentrification des quartiers et font augmenter les loyers. Dans certaines rues, les jeunes Barcelonais découvrent qu'il n'y a plus un seul appartement disponible à la location mensuelle. Les chambres, les studios et les appartements sont uniquement proposés sur Airbnb pour la nuit! Sur les murs sont apparus des graffitis impensables: Tourists go home, refugees welcome ou Tourist: your luxury trip/my daily misery.

Quelle joyeuse époque! On se gave d'alcool et d'histoires sur tous nos écrans. Grâce aux réseaux sociaux, on privilégie l'instant présent en informant 500, 10000 ou un million d'amis (suivant notre niveau de popularité) que Minou dort comme un

ange sur le sofa. Bref, on a l'impression que l'Humanité organise son propre aveuglement. Surtout ne pas voir le futur.

De quoi je parle? En novembre 2018, Donald Trump a reçu sur son bureau à la Maison Blanche un rapport sur le changement climatique et ses répercussions sur l'économie américaine. Ce n'était pas une commande de I'ONU ou d'une ONG, mais directement du Congrès américain. «Je l'ai vu, j'en ai lu un peu et ... ça va.» Donald Trump sait mieux que les 300 scientifiques ayant collaboré à la rédaction de ce rapport sur le climat! En revanche, quand Trump a accueilli les joueurs de l'équipe de football des Clemson Tigers à la Maison Blanche, c'était avec des collines de hamburgers (froids) disposés sur une table. Officiellement, à cause du Shut Down. Mais le président semblait si heureux et fier de son coup, qu'on était visiblement en plein binge food.

Le comble est atteint quand le tourisme de gavage se double d'une biture express. Le *binge* au carré, en quelque sorte.

Dans les ruelles juste derrière la plage de Barceloneta, à l'aube, il n'est pas rare de trouver des fêtards à poil, venus du monde entier, en train de cuver leur vin, vautrés sur les pavés. Ils ont bu, fait la fête dans les nights clubs de la capitale catalane, se sont baignés tout nus dans la mer et ont été incapables de retrouver leurs fringues ou leur hôtel. Les ados du quartier sont obligés de les enjamber pour aller à l'école. Ils ne sont même plus étonnés. De toute façon, en matière d'images, ils sont gavés: durant la nuit, ils se sont binge watché la saison 2 de Casa de papel...■

#### Un moyen, pas une fin

**Bruno Fuglistaller sj,** Genève accompagnateur spirituel

#### **SPIRITUALITÉ**

Un jour, alors que j'étais au noviciat et que nous évoquions l'ascèse, ma curiosité fut titillée et je sollicitai un entretien avec le maître des novices. Je lui demandai à quoi ressemblait la discipline, ce petit fouet dont j'avais entendu parler. Il me regarda un peu surpris, puis il sourit, se leva et revint avec une boîte...

Dans la boîte, il y avait une discipline et un cilice. Il m'expliqua qu'il avait récupéré l'objet de l'ancien noviciat, comme une sorte de souvenir. Cela m'avait laissé perplexe: un souvenir dans une boîte...

Plus tard, lors des années de vie religieuse qui suivirent, j'ai eu l'occasion d'entendre mes aînés évoquer leur expérience du noviciat, et pour certains de la discipline. Inutile de dire que la plupart d'entre eux l'avait pratiquée ... avec modération ... quand il l'avait pratiquée.

Au-delà de la question de l'ascèse et de la spiritualité, le terme discipline renvoie à une rigueur exercée sur soi ou d'autres. Au nom de quoi? en vue de quoi? et que régule-t-on? Parce que, finalement, c'est de cela qu'il s'agit. Les militaires, les religieux, les sportifs, les tenants de régimes alimentaires s'astreignent tous à des formes de discipline.

Je suis admiratif devant la discipline avec laquelle certains s'engagent dans des activités, voire des états de vie, mais, si je suis honnête, toujours un peu perplexe aussi. Je me suis rendu compte, en effet, que certaines formes de rigueur s'autosuffisaient. La discipline, certes, peut se justifier par elle-même, sans autre forme de raison, mais la seule façon de la vivre sainement est quand elle ne trouve pas sa finalité en ellemême. Quand elle conduit vers autre chose ou rend autre chose possible.

#### Quel sens?

Dès lors qu'elle nous ouvre à un chemin qui dépasse son application, nous pouvons l'intégrer. Nous ne l'utilisons pas parce qu'il est bon que nous le fassions, mais parce qu'elle devient une activité qui fait sens et qui procure même une forme de satisfaction. Pas la discipline, mais ce qu'elle permet de vivre. Et si elle est vécue en vue de quelque chose, elle peut être très libérante.

Alors aujourd'hui, quand je pense à mon maître des novices qui avait gardé le souvenir de cet objet discipline - et qui je pense s'y était soumis -, je le vois comme un homme devenu vraiment libre, parce qu'ancré en lui-même et en Dieu. La vraie liberté.

Bruno Fuglistaller sj est enseignant à l'Atelier œcuménique de théologie (AOT) à Genève.

#### Faire de la place dans sa vie

Yvan Mudry, Lausanne

#### **SPIRITUALITÉ**

Contrairement à une idée reçue, la tradition spirituelle chrétienne se méfie de la discipline, qui «sent trop l'homme». Son programme pourrait se réduire à cette seule règle: faire de la place pour réserver bon accueil aux largesses du jour et répondre aux appels qui nous sont adressés à chaque instant.

Théologien, journaliste et essayiste, Yvan Mudry est l'auteur de divers ouvrages à la frontière entre spiritualité et thèmes de société. Ainsi de L'Expérience spirituelle aujourd'hui. De l'exil au grand large (St-Maurice, Saint-Augustin 2016, 156 p.: recensé in choisir, n° 676).

Haro sur la discipline! Aujourd'hui encore, beaucoup pourraient pousser ce cri, parce qu'à leurs yeux, il n'y a qu'un seul type de règles: celles imposées par un pouvoir qui veut dicter sa loi ou obliger chacun à rester à sa place. «Liberté», voilà le maître-mot de leur vocabulaire. Ils sont pour le laisser-faire, le laisseraller, le laisser-passer. Ils partagent sans doute la vision du monde d'un Orient réinventé, dans laquelle « aucune restriction ni aucun sacrifice ne sont exigés».1

L'affaire paraît entendue: l'obligatoire, le défendu, le permis n'ont plus la cote dans les esprits. Mais qu'en est-il dans les vies? L'économie moderne, c'est le règne des « pères la riqueur». Combien se plient à des règles asservissantes dans leur vie professionnelle! Combien se soumettent à des lois draconiennes, s'obligeant à être performants sur tous les plans! Un sociologue l'a noté: des normes s'imposent aujourd'hui encore, à cette différence près qu'elles ne sont plus fondées « sur la culpabilité et la discipline mais sur la responsabilité et l'initiative ».2 Selon lui, c'est parce que chacun se soumet à des contraintes excessives que les dépressions sont si nombreuses dans nos sociétés.

#### Le retour de la contrainte

La réalité n'est pas conforme aux idées. L'expérience montre que la liberté érigée en programme de vie n'est une garantie de rien. C'est sans doute pourquoi un nouveau type de discours, réhabilitant une certaine forme de discipline, se fait entendre. Celui-ci n'émane pas de nostalgiques. Il est tenu, par exemple, par un grand nom du développement personnel, Isabelle Filliozat, qui va jusqu'à affirmer: «Nous pouvons ouvrir notre conception de la contrainte. La liberté n'est pas l'absence de contrainte. [...] Les contraintes sont facteurs de créativité, parce qu'elles nous obligent à repenser les choses, à les faire rentrer dans des structures, des cadres. »3

La thérapeute reprend cette thèse de la psychologie positive: pour goûter au bonheur, rien de tel que d'accomplir une activité régie par des règles précises, nécessitant une grande maîtrise. Plus surprenant, un philosophe de la trempe de Peter Sloterdijk tient des propos comparables. Il fait l'éloge d'une forme d'ascétisme, en écrivant que «le

temps est venu de rappeler toutes les formes de la vie en exercice, qui ne cessent de libérer des énergies salvogènes ».4

Ces auteurs paraissent gênés de leur propre audace. Comment valoriser la contrainte dans un monde qui ne rêve que « de se lâcher, de se débonder, de s'oublier dans les médiocres excès de la fête contemporaine », « de se laisser flotter, de se laisser porter par le courant sans effort aucun et de vivre sans douleur aucune » 5 ? La tâche est quasiment im-

possible pour un « moderne » qui a retenu la leçon d'un Foucault, auteur de *Surveiller et punir*, et de tant d'autres. Dès lors, vers qui se tourner pour aller de l'avant?

Et pourquoi pas vers les auteurs spirituels? Ne se soucient-ils pas de ce qu'il y a de plus fondamental: l'existence elle-même? Le traitement réservé à cette dernière peut servir de repère dans bien d'autres domaines. Cette existence, se sont demandé les maîtres, faut-il la canaliser, la contraindre ou au contraire lui permettre d'aller son cours spontanément, sans règles?

#### Se rendre disponible

Dans ses tentatives de réponses, la tradition a utilisé des mots ou couples de mots qui montrent que deux affirmations contraires pourraient être vraies en même temps: loi et grâce, morale et spiritualité, ascèse et mystique, volonté et involonté, activité et passivité, action et contemplation... Que dit la pensée chrétienne, qu'aucun paradoxe n'effraie? Que l'essentiel est offert en cadeau, et qu'il est inutile de se mettre à la torture pour obtenir ce qu'il y a de plus important.

«L'Enfer et le Ciel viennent à l'homme sans qu'il puisse savoir d'où. Il ne peut, par lui-même, rien faire ni laisser pour qu'ils viennent ou s'éloignent. Il ne peut, par lui-même, ni se les donner ni se les ôter, ni les produire ni les détruire»,6 affirme un maître anonyme du Moyen Âge. Qui pratique les règles, même les plus sensées, n'est assuré de rien. « Si tu te figures que par l'intériorité, le recueillement, la douceur ou un ajout extraordinaire, tu recevras davantage de Dieu qu'au coin du feu ou dans l'étable»,7 tu ne sais rien de Dieu, ose écrire Eckhart. Plus grave encore, celui qui accorde trop d'importance à des manières de faire par-

Église de Lalibela, Éthiopie © Philippe Lissac / Godong



#### Faire de la place dans sa vie

ticulières risque bien, non pas de progresser et d'être plus heureux, mais de régresser et de sombrer dans la tristesse, comme si toute règle pouvait se transformer en piège.

Impossible d'acquérir, par des pratiques étroitement définies, ce qui compte le plus: le bonheur ou Dieu lui-même. Ce sont là des bienfaits gracieusement octroyés. Ce que l'homme peut faire, c'est être à l'écoute et « accueillir ». Sans doute découvrira-t-il alors que de nombreux présents lui sont offerts, à commencer par la vie, et ce sera là un régal. Il s'avisera peut-être aussi que des appels lui sont adressés et que, s'il y répond, sa vie sera pleine de sens.

Impossible d'acquérir, par des pratiques étroitement définies, ce qui compte le plus : le bonheur ou Dieu lui-même. Ce sont là des bienfaits gracieusement octroyés.

S'il y a une règle à appliquer, elle a par conséquent la teneur suivante: se rendre disponible en faisant de la place dans sa vie. C'est dans ce sens que les maîtres spirituels ont interprété la parole de Jésus au jeune homme riche: «Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes » (Mt 19,21). Il s'agit de «se laisser déserter, se laisser abandonner par les choses, les êtres, les habitudes »,8 explique-t-on aujourd'hui. Il faut cesser de tenir à ceci ou cela, ne plus

rien vouloir à tout prix, affirmait-on autrefois.

Voici donc la « discipline » spirituelle, s'il y en a une: prendre congé de ce qui nous empêche de savourer les largesses de Dieu et de répondre à ses invitations. Nous défaire de nos possessions qui nous rendent prisonniers de nos fantasmes de réalisation personnelle ou de nos passions. Cela peut aller jusqu'à « perdre sa vie» (cf. Mt 16,25), mieux, la «donner» comme le Christ. C'est ainsi, en devenant capable de dire «non pas comme je veux, mais comme tu veux» (Mt 26,39), que le fidèle pave la voie vers cette contrée où Dieu se révèle hôte infiniment généreux.

#### Une expérience du cœur

La règle des règles ne compte donc plus? C'en serait fini du « commandement nouveau: vous aimer les uns les autres » (Jn 13,34), de cette discipline de vie dont Augustin dit: « Une fois pour toutes t'est donc donné ce court précepte: aime et fais ce que tu veux »<sup>9</sup>? Pour tenter de répondre à ces questions, il faut en poser d'autres. Peut-on se contraindre à l'amour? N'est-ce pas plutôt lui qui nous soumet à sa loi? Qui prend spontanément place dans le cœur?

S'il y a un impératif, ce dernier ne ressemble donc pas aux consignes ordinaires. Il tient plutôt de la disposition inscrite par Dieu «au fond de l'être », «sur le cœur » (cf. Jr 31,33). Aimer serait une de ces largesses intérieures impossibles à obtenir par un quelconque effort volontaire. Ce qui nous renvoie, encore une fois, à cette réponse: le fidèle ne peut guère se plier qu'à cette discipline, faire de la place dans sa vie, se disposer à recevoir ce breuvage infiniment savoureux qu'est l'amour.

Et tous ces «tu ne tueras pas» (Ex 20, 13) alors? toute cette scansion du temps, toutes ces règles monastiques? D'une certaine manière, il en va de tous les préceptes comme du commandement de l'amour: ils n'ont vraiment de sens que si celui qui les applique le fait en suivant une inclination naturelle. Autrement dit, dans la tradition spirituelle, la discipline n'est pas quelque chose qu'on s'impose, mais qui s'impose.

Pour les plus grands maîtres, la spiritualité chrétienne n'a rien d'un code de conduite. C'est d'abord une expérience: le cœur s'avise d'un regard bienveillant porté sur lui.

Dans l'idéal, la personne obéissante, qui par exemple prie et travaille, le fait spontanément, par une sorte de réflexe. Il y a donc un renversement. La règle, par exemple le respect d'un ordre du jour, ne vient pas contrecarrer une envie. Au contraire, elle donne une forme concrète à un désir ou à un oui prononcé au plus profond de soi. Elle s'inscrit dans le sillage d'une expérience forte, elle répond à une nécessité intérieure. C'est pourquoi, à l'origine, le passage par la voie «purgative» (l'ascèse) n'était pas le premier moment de la vie spirituelle, mais le second, faisant suite à une «illumination».

Pour les plus grands maîtres, la spiritualité chrétienne n'a rien d'un code de conduite. C'est d'abord une expérience: le cœur s'avise d'un regard bienveillant porté sur lui. Si elle invite à suivre une règle, c'est celle de se disposer à recevoir des cadeaux ou, ce qui revient au même, à se laisser secrètement prendre par la main. Qui agit ainsi n'applique pas de grand programme pour réaliser de grands projets. Il ne fronce pas le front, dans un effort ininterrompu. Il peut se comporter comme les mages et «suivre en paix [son]

étoile ». 10 Il fait confiance à celui qui « collabore en tout pour [son] bien » (Rm 8,28). Voilà pourquoi il sait aussi se détendre, jouir simplement de la vie. Il prend du repos sans mauvaise conscience. Il va jusqu'à s'en remettre à la nuit, 11 qui verse à l'homme, « ce monstre d'inquiétude », « le repos et l'oubli », « le baume, et le silence, et l'ombre ». 12 •

- 1 Marion Dapsance, Qu'ont-ils fait du bouddhisme? Paris, Bayard 2018, p. 12.
- 2 Alain Ehrenberg, La fatigue d'être soi, Paris, Odile Jacob 2000, p. 16.
- 3 **Isabelle Filliozat**, *Les chemins de la joie*, Paris, Jean-Claude Lattès 2016, pp. 136-137.
- 4 Peter Sloterdijk, Tu dois changer ta vie, Paris, Libella Maren Sell 2011, p. 631.
- 5 **Robert Scholtus**, *Faut-il lâcher prise*? Paris, Bayard 2008, pp. 12 et 17.
- 6 Anonyme de Francfort, Le petit livre de la vie parfaite, Orbey, Arfuyen 2000, p. 50.
- 7 **Maître Eckhart**, *Traités et sermons*, Paris, Flammarion 1995, pp. 255-256.
- 8 Christian Belin, Le corps pensant, Paris, Seuil 2012, p. 33.
- 9 Saint Augustin, Commentaire de la 1<sup>re</sup> épître de S. Jean, SC 75, Paris, Cerf 1961, p. 329.
- 10 Jean-Pierre de Caussade sj, L'abandon à la Providence divine, Paris, Desclée de Brouwer 2005, p. 169.
- 11 À découvrir à ce propos, le dossier « La traversée de nos nuits », de *choisir* n° 682, janviers-mars 2017. (n.d.l.r.)
- 12 Charles Péguy, Le porche du mystère de la deuxième vertu, in Œuvres poétiques complètes, Paris, coll. « La Pléiade », Gallimard 1975, p. 666.

«L'homme libre est celui qui s'appartient à lui-même;
l'esclave, lui, appartient à son maître.
Ainsi quiconque agit spontanément, agit librement.
Celui-là donc qui évite le mal, non parce que c'est un mal, mais en raison d'un précepte du Seigneur, n'est pas libre.
En revanche, celui qui évite le mal parce que c'est un mal, celui-là est libre. Or c'est là ce qu'opère le Saint-Esprit, qui perfectionne intérieurement notre esprit en lui communiquant un dynamisme nouveau, si bien qu'il s'abstient du mal par amour, comme si la loi divine le lui commandait; et de la sorte il est libre, non qu'il ne soit pas soumis à la loi divine, mais parce que son dynamisme intérieur le porte à faire ce que prescrit la loi divine.»

Saint Thomas d'Aquin (Commentaires 2 Co 3,17)

«En Inde, j'ai vu vivre des païens et j'ai compris que saluer le soleil le matin, disposer des fleurs fraîches sur mes autels comme je le fais quasi journellement, brûler un peu d'encens à Cernunnos ou à Shiva, accomplir une libation de vin ou de thé, méditer sur l'un ou l'autre symbole ne relèvent pas de l'exploit ni du folklore, mais bien d'une discipline joyeusement acceptée.»

Christopher Gérard (Parcours païen, 2000)

#### Une manière d'être Au cœur du Carmel

Mireille-Teresa ocd, Le Pâquier (FR) sœur carmélite

#### TÉMOIGNAGE

« Comment la discipline fait-elle croître l'épanouissement, la sérénité et la foi dans le contexte de la vie monastique? » Cette question pertinente s'est mise à habiter ma réflexion et mon cœur, compris comme lieu des affects, mais aussi des souvenirs, des idées, des projets et des décisions. C'est là, dans cette profondeur, que s'enracine la discipline si elle ne veut pas courir le risque de devenir un échafaudage.

> À l'extérieur, tout semble réglé comme du papier à musique: le réveil sonne sans avoir besoin d'être désactivé à maintes reprises, immobilité à l'oraison, jamais une parole de trop, etc. Je pourrais créer un prototype de la sœur parfaite. Mais celle-ci n'existe guère en réalité et cela est préférable ainsi. En effet, poussée à l'extrême, la discipline peut conduire à la rigidité voire même au pharisaïsme. Que l'on se remémore la péricope du pharisien et du publicain (Lc 18,9-14)! Si la discipline vise exclusivement notre extériorité, notre agir, elle n'atteint pas son objectif. Bien plus qu'une

apparence, elle est avant tout une manière d'être, orientée par des médiations, notamment par la Règle, les vœux et l'espace contemplatif.

La Règle du Carmel fut écrite par saint Albert, patriarche de Jérusalem, entre les années 1206 et 1214 et donnée aux frères qui vivaient près de la source d'Elie sur le Mont-Carmel. Aujourd'hui encore, la Règle ou «formule de conversion» nous invite à «vivre dans la dépendance de Jésus Christ et [à] le servir d'un cœur pur et d'une bonne conscience». Ce qui corrobore l'opinion selon laquelle la discipline s'origine dans notre intériorité, tout en suggérant son but: devenir disciple du Christ.

#### La prière, discipline vitale

Le précepte central de la Règle énonce: « Que chacun demeure seul dans sa cellule ou près d'elle, méditant jour et nuit la loi du Seigneur (cf. Ps 1,2) et veillant dans la prière, à moins qu'il ne soit occupé en raison d'autres justes causes. » Notre discipline vitale est donc la prière, la méditation de la Parole, pour demeurer dans la présence du Dieu vivant et garder la flamme de notre foi allumée.

Ce noyau de la Règle peut être mis en corrélation avec deux éléments de la vie carmélitaine qui vont de pair: la solitude et le silence. En effet, au commencement, les ermites du Mont-Carmel ne se rassemblaient que pour l'eucharistie et le chapitre. Le reste du temps, ils vivaient et travaillaient dans leur cellule. À l'heure actuelle, nous nous réunissons plus fréquemment, tout en gardant un équilibre entre la solitude et la vie fraternelle. Car la solitude n'est pas l'isolement, mais une «solitude sonore», un espace d'écoute. Parfois, il est vrai, elle peut devenir le lieu d'une lutte avec

#### Une manière d'être Au cœur du Carmel

soi-même, notamment avec ses pensées. Dans ce cas, la tradition des Pères, ainsi que notre Règle nous invitent à «fortifier notre cœur par de saintes pensées».

Concrètement, il n'est pas toujours évident de remplacer la pensée négative, qui tourne souvent en boucle, par un verset de la Parole ou une invocation, qui fait sortir de son marasme intérieur et se tourner vers Dieu. Personnellement, il me semble que la gestion des pensées et des mouvements intérieurs est une ascèse bien plus éprouvante et plus difficile à apprendre que les éléments extérieurs de notre vie. Pour l'anecdote, il m'est arrivé de mettre dans ma poche un carnet sur lequel j'avais noté quelques versets ou courtes invocations, pour le cas où...

À travers cela, nous percevons que le silence s'enracine lui aussi à l'intérieur de soi. Il n'est pas le mutisme, l'absence de bruit, le bien-être ou le vide. Le silence permet d'écouter « le concert silencieux » que Dieu donne en notre profondeur. Le vrai silence est paix, car il devient espace de communion, de relation, non seulement avec Dieu, mais avec autrui. Il rend plus attentif à l'autre, à la réalité qui nous entoure. Or cette qualité de silence ne s'obtient pas sans quelque effort de recueillement de notre part et sans le secours de l'Esprit saint. Celui-ci peut nous aider à discerner ce qu'il convient de dire ou de taire. «Dans le silence et l'espérance sera votre force (cf. Is 30,15) », rappelle la Règle. En filigrane de ce duo, silence et solitude, c'est l'espace contemplatif qui se dessine comme espace d'écoute et de communion, en un mot de prière.

#### Une pratique constante

Si notre vie monastique est sédentaire, elle n'est donc pas pour autant statique. Le dynamisme intérieur est un constant défi à relever si nous ne voulons pas tomber dans le relâchement, qui se traduit par une certaine routine, automatisme ou même par l'acédie. Que faire si le dégoût et le découragement nous ont envahis? La tradition nous enseigne à garder le cap en ne prenant pas, à ce moment-là, de décision importante.

Concrètement, quand cela survient, la discipline externe, telle que l'horaire ou le travail manuel par exemple, sont d'un grand secours. Cela sonne, je vais à la prière, un point c'est tout. J'essaye d'y être non seulement avec mon corps, mais aussi avec mon esprit et mon cœur. Dans ces moments de dispersion, je prends conscience du chemin vers l'unité intérieure. Temps de maturation nécessaires, bien qu'inconfortables à vivre!

Pour autant, il ne s'agit pas d'attendre seulement que cela passe. Il est important d'alimenter notre feu intérieur, en y jetant non pas des bûches qui pourraient l'étouffer mais des petites brindilles. Lesquelles sont la vie sacramentelle, la lecture de la Parole ou d'autres livres, une ascèse corporelle, telle que la marche ou le jeûne, les œuvres de miséricorde, par exemple rendre service à quelqu'un, mais aussi l'art ou la nature. À chacun de chercher ses propres moyens, sa discipline, pour conserver ou retrouver ses forces intérieures! Car « oraison et vie douillette ne sont pas com-



Oraison © Carmel du Pâquier

patibles », selon les mots de Thérèse d'Avila. (*Livre des Demeures*, 7 D ch. 4, §9)

La réformatrice du Carmel nous montre la voie de la croissance spirituelle: « Si vous ne recherchez pas les vertus, si vous ne vous exercez pas à les pratiquer, vous ne serez jamais que des naines; et même plaise à Dieu qu'il ne s'agisse que de ne pas grandir, vous savez que celui qui ne croît pas décroît; et j'estime impossible que l'amour là où il est, se contente d'être toujours le même. » (Chemin de la perfection, ch. 4, §4)

Pour avancer à la suite de Jésus, l'Ami véritable, Thérèse nous invite à rechercher et à exercer les vertus. Elle en en distingue trois, qu'elle considère comme fondamentales pour cheminer dans la paix: «Je me bornerai à vous expliquer trois points, car il importe beaucoup que nous comprenions combien il est indispensable que nous les gardions, si nous voulons posséder la paix intérieure et extérieure que le Seigneur nous a tant recommandée. Le pre-

mier est l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres; le second, le détachement de tout ce qui est créé; le troisième, l'humilité véritable qui, bien que je le cite en dernier, est le principal et embrasse toutes les vertus. » (Chemin de la perfection, ch. 4, §4)

Humilité, détachement et amour mutuel, que nous allons mettre en lien avec les conseils évangéliques d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Trois vertus et trois conseils qui peuvent être mis en pratique par tout chrétien, quoique les modalités diffèrent selon l'état de vie.

#### Des relations ajustées

Pour la sainte espagnole, le fondement de la vie spirituelle est l'humilité, qu'elle définit comme « marcher dans la vérité ». L'humilité, c'est quitter notre autoréférencialité, pour marcher à la suite du Christ. Ce qui suppose une écoute de sa parole, de sa volonté, donc l'obéissance. Au Carmel, l'obéissance s'incarne dans le dialogue avec la prieure et les sœurs de la communauté. Et l'ascèse

#### Une manière d'être Au cœur du Carmel

se manifeste dans la mise en pratique de ce qui a été décidé, dans l'acceptation des conseils ou remarques qui nous sont faites en vue de notre épanouissement.

Le détachement est lui aussi nécessaire pour la croissance spirituelle. En effet, le désencombrement fait non seulement de la place dans nos armoires, mais surtout dans notre cœur. Notre liberté peut être attachée par maintes choses, même infimes, qu'elles soient matérielles, spirituelles ou relationnelles. En communauté, le détachement se vit à travers la mise en commun des biens, une sobriété de vie, mais aussi dans l'acceptation de notre fragilité, la nôtre et celle de l'autre. Car à travers le détachement, c'est la pauvreté qui se creuse et devient un espace d'accueil et de don de soi.

Vie fraternelle, © Carmel du Pâquier



Ce qui nous conduit tout naturellement au troisième point, l'amour de charité. Car si la discipline ne sert pas à aimer davantage, a-t-elle un réel intérêt? L'Évangile nous dit qu'« aimer [Dieu] de tout son cœur, de toute son intelligence et de toute sa force, et aimer le prochain comme soi-même, vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices » (Mc 12,33). La charité est à mettre en lien avec la chasteté, comme une recherche de relation ajustée, à Dieu, aux autres et à soi-même.

Aimer de manière accordée n'est pas si aisé. Par exemple, je peux m'aimer à travers l'autre ou ne pas accepter l'autre dans son altérité ou ne pas m'accepter moi-même. Sur ce point, la vie fraternelle, qu'elle soit communautaire, familiale ou professionnelle, est un exercice quotidien. Le champ de la vie relationnelle est vaste et fécond. Il nécessite du discernement, élément majeur de la spiritualité ignatienne. D'ailleurs notre Règle se conclut ainsi: «Si quelqu'un fait davantage, le Seigneur le lui rendra quand il reviendra. Qu'il use cependant du discernement qui est la règle des vertus. » Pour voir clair, il est parfois utile de prendre de la distance pour se retrouver soi-même et réajuster notre pas dans la marche vers la rencontre de Dieu et des autres. Pour cela, le silence et la solitude sont nécessaires. Au Carmel, chacune vit deux semaines de retraite personnelle par an. C'est aussi ce que recherchent les hôtes de notre maison d'accueil pour quelques heures ou quelques jours.

Je finirai sur une exclamation thérésienne bien loin d'être usée: «Le monde est en feu!» (Chemin de la perfection, ch. 1, §5) Voilà ce qui nous pousse à donner notre vie au quotidien, dans la prière et l'amour.

# Diplôme en accompagnement spirituel



Prof. hon. Lytta Basset Dr Cécile Entremont et Pierre-André Pouly responsables de formation

Association pour l'Accompagnement SPIRituel

Formation de base de janvier à juin 2020 à Grandchamp (NE)



Informations et inscription : www.aaspir.ch Association pour l'Accompagnement SPIRituel secretariat@aaspir.ch - Tél. 021 862 26 00



## Lettres

#### Peine perdue

Jérôme Meizoz, Lausanne écrivain

Il a pris sa retraite l'an dernier, mais participe toujours activement aux travaux sur l'histoire de la ville. «Voici ma carte», me glisse-t-il, avec une tape sur le dos. Des monuments locaux, cet amoureux du patrimoine sait tout: le nom du grand homme statufié, sur la tête duquel les pigeons défèquent depuis cent cinquante ans, le nombre d'hôtels particuliers recensés sur le territoire, les rénovations de la cathédrale. Toute l'interminable saga de la rénovation du Théâtre par un architecte espagnol qui n'a pas respecté les volumes, brisé le nombre d'or, s'est cru obligé de rajouter deux cages de verre sur les côtés. La liste des oppositions, les insultes des voisins, les débats autour de la maquette et puis, pour couronner le tout, l'attitude hautaine du maire qui en avait fait «sachose», sa signature, bref, peine perdue, on n'avait pu empêcher cette greffe moderne, qu'il jugeait prétentieuse, contraire à l'esthétique et à la commodité du bâtiment, le Théâtre d'origine était pourtant superbe, style premier Empire, tout en pierres noires un peu grasses.

C'est peine perdue, répète-t-il avec lassitude. Maintenant, il ne veut plus se mêler de ces choses, il y laisserait sa santé, après tout il n'est plus « aux affaires », jette-t-il, le regard soudainement furibond, la moustache ondulante agitée de soubresauts, j'ai l'impression qu'il va pleurer... Sous les traits vieillis, les cheveux en brosse, on devine le gosse trop tenu qui n'a jamais osé passer les bornes. Il a des gestes d'éléphant à l'étroit, comme ahuri. Peine perdue.

Son voisin du groupe d'études se consacre aux généalogies, il épluche les registres d'état civil en vue d'un gros livre toujours reporté à plus tard. De nouvelles données émergent sans cesse! Depuis des lustres, il apprivoise les colères rentrées du mélancolique patrimonial. Ils ont étudié ensemble sur les bancs d'un collège catholique de la ville, ils traversent cette vie dans une camaraderie un peu lasse. Le généalogiste tente un coup de coude pour faire baisser la pression de son condisciple, devenu une véritable marmite à vapeur. Au pupitre, la séance terminée, le conférencier du jour range ses papiers. Un courtois professeur d'Oxford qui sait tout sur l'architecture des Lumières. Les autres bavardent à voix basse. «Il est temps d'ouvrir une bonne bouteille », lance le généalogiste d'une voix goulue, presque polissonne. L'autre aux cheveux en brosse achève de bouillir. Pas un instant il ne se départit de sa rigoureuse carapace et d'une expression d'officier contrarié.

Dans ces moments d'embarras, il faudrait trouver en soi un autre regard, s'accrocher à une image qui sauve: «Tout n'est pas dur dans le crocodile. Les poumons sont spongieux et il rêve sur la rive» (Henri Michaux).

Écrivain valaisan, Jérôme Meizoz est l'auteur d'œuvres de fiction ou poétiques, ainsi que de publications scientifiques. Il a collaboré à l'édition critique des romans de C.F. Ramuz dans la Bibliothèque de la Pléiade.

## **Arts**

# Le monde coloré et apocalyptique de Dulk

Amanda Spierings, Genève philosophe, écrivain public

#### **CULTURE**

L'Espagnol Dulk (Antonio Segura Donat) est un peintre, illustrateur et artiste de rue - dans le désordre. Bien qu'il dessine depuis son enfance, c'est lorsqu'il s'est mis à peindre dans la rue, sur les conseils insistants de l'ami qui lui a donné son nom d'artiste, que Dulk a commencé à considérer son art avec plus de sérieux et à imaginer d'en vivre. Un univers à découvrir, à coup de quelques photos (pages suivantes).

Dulk a promené ses pinceaux et ses bombes de peinture un peu partout en Europe, en Asie et en Amérique. En tant qu'illustrateur, il a conçu des affiches, des couvertures de CDs, mais également créé des modèles de snowboards. Il a participé à plusieurs projets novateurs et originaux à plusieurs mains (livre pour enfants, bande dessinée, film, etc.).

Traits de crayons, coups de pinceaux ou giclées de bombes, ses premières œuvres avaient des styles différents. Avec le temps, les styles ont convergé pour aboutir à son identité actuelle: pop art brillant, ludique et subtilement sombre. À la rigueur et au dévouement que demande la peinture en studio, répond la spontanéité de l'art de rue. C'est là que la créativité et l'imagination de Dulk ont trouvé à s'exprimer librement. Dans la rue, il est impossible de tout contrôler.

Mais si Dulk tient tant à la peinture de rue, c'est aussi qu'elle lui permet de toucher un public large et varié. Ses fresques sont inscrites dans la ville, elles participent du paysage urbain qui appartient à tous et peut être apprécié par chacun.

#### Réalité augmentée

Dans ses œuvres, ce sont d'abord les couleurs vives et chaudes qui accrochent le regard. Elles donnent vie à un bestiaire surréel qui évolue dans des paysages oniriques. Certaines images pourraient illustrer des contes pour enfants: des histoires d'ours polaires à la recherche d'un nouveau foyer, de rhinocéros blessés, d'éléphants amoureux, de lièvre et de tortue (Tortoise, p. 64). Au second regard cependant, on ne peut manquer d'être troublé par l'inquiétante étrangeté qui imprègne ces scènes imaginaires. La foison de détails et la puissance des couleurs rappellent le style de Jérôme Bosch. On pense au Jardin des délices, dont on retrouve l'exubérance et les contrastes, mais aussi les figures effrayantes de son troisième panneau, l'Enfer.

Dulk oscille entre le réalisme et la bande dessinée. Ce qu'il aime dans la peinture, c'est la liberté infinie de « jouer avec la réalité », de la réinterpréter en brouillant les pistes, en mêlant les concepts. Il y a d'étranges discontinuités dans ses tableaux, des sections absentes, des êtres qui se fissurent et s'effritent, des fantômes en transparence. Mais l'œuvre est aussi traversée par la perméabilité, une rupture des distinctions et des frontières qui entraîne la fonte et la

The Dulk Ontinyent (Valencia), Babylon 2016, 160 p. www.dulk.es fusion des domaines et des individus. Les éléments se mêlent et se confondent de manière organique. Les animaux se végétalisent ou se minéralisent dans des métamorphoses encore inachevées. À travers ses tableaux, c'est le règne animal qui se désagrège.

#### Le crépuscule du monde

Ornées de cibles, blessées, décomposées, ces bêtes fantasmagoriques reflètent la souffrance et le danger qui menacent les animaux réels. Le peintre constate les blessures, les migrations sans retour, l'aliénation (Wiltz, p. 64).

Dulk nous offre des tableaux crépusculaires, au sens propre comme au sens figuré. Un univers peuplé d'animaux vétérans et de couchers de soleil. La fin d'un monde, où les êtres humains du reste sont très peu présents. On apercoit parfois d'étranges personnages aux visages masqués, ou dont la tête a été remplacée par un œuf ou une horloge (Rebither, p. 66). Des petites filles innocentes apparaissent ici ou là, bien souvent les yeux clos. Cette absence interroge. Dans cet univers peuplé de bêtes en migration constante, où sommes-nous? Y a-t-il une place pour nous dans cette nature postapocalyptique?

Dulk n'est pas un activiste. Il ne cherche pas à transmettre un message. Le sens survient de ses images sans être imposé. Son œuvre est hantée de motifs qui invitent à la méditation: fissures et transparences, blessures et liquéfactions, crânes et cœurs. C'est la magie de l'art que le spectateur puisse trouver dans les créations une richesse d'interprétation qui dépasse l'intention de l'artiste.

#### Prothèses et bourgeons

Sur son compte *Instagram*, Dulk raconte la genèse d'une de ses œuvres récentes, *Fragile* (p. 66), inspirée de l'histoire vraie de Grecia, un oiseau retrouvé mutilé au Costa Rica. La partie supérieure de son bec avait été presque entièrement détruite. Grâce à une campagne de financement participatif, le toucan a pu recevoir une prothèse imprimée en 3D et est devenu un symbole de la lutte pour les droits des animaux. Dulk a immortalisé Grecia à sa façon, lui donnant l'un de ces becs en transparence si caractéristiques de son œuvre.

Dans *Fragile* et dans d'autres tableaux, l'espoir ténu d'un renouveau se fait jour. Des germes poussent dans les cornes arrachées, dans les défenses volées, partout où ils peuvent. Les animaux s'unissent et renaissent. L'ours polaire persévère tant que son bout de banquise n'a pas fondu (*Survivor*, p. 65). La nature évolue, explore les possibles pour trouver une manière de survivre.

#### La place du savoir

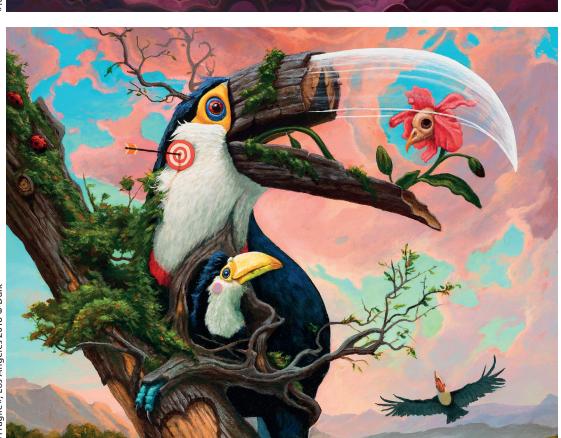
Les livres sont un motif plus récent dans l'œuvre de Dulk. Ils deviennent un terreau sur lequel s'élèvent des phares pour illuminer et des germes pour espérer, comme dans Union (p. 67). Symboles de connaissance, ils suggèrent que notre savoir sera peut-être notre rédemption, si nous l'utilisons pour guérir, pour sauver aussi bien que pour détruire. Comme le montre l'histoire de Grecia, nous pouvons non seulement arrêter de menacer les animaux, mais aussi les aider à retrouver leur place dans ce monde. Dans cette méditation au fil de l'œuvre de Dulk, c'est peut-être ici que l'homme retrouve le droit d'exister à nouveau.











«Fragile», Los Angeles 2018 © Dulk





## **Livres ouverts**

#### SPIRITUALITÉ

Bernard Bougon, Laurent Falque L'art de choisir avec Ignace de Loyola Namur, Fidélité 2018, 144 p.



Voici une approche originale du discernement dans la vie courante, et spécialement dans la vie professionnelle (spécialité des deux auteurs). L'ouvrage insiste - c'est essentiel - sur la distinction entre le choix, qui révèle une préférence, et la décision, qui engage.

Le fil rouge en est le récit autobiographique que le fondateur des jésuites, Ignace de Loyola, a dicté à l'un de ses proches qui avait connu les mêmes difficultés spirituelles que lui. Sont convoqués également les Exercices spirituels de Loyola et divers textes fondamentaux de la spiritualité ignatienne. À quoi s'ajoutent quelques auteurs classiques, dont une excellente citation de l'empereur Marc Aurèle sur l'anamnèse des dons reçus, et une autre de Jean Cassien - fondateur de l'abbaye Saint-Victor à Marseille - sur la vaine gloire au cœur de l'humilité.

Les auteurs s'appuient particulièrement sur les moments où Ignace de Loyola a pris une décision; ils en tirent un éclairage intéressant pour nos décisions quotidiennes. Cet éclairage est illustré par des exemples rencontrés dans leurs vies de coachs professionnels. Chacun des chapitres est parcouru de deux ou trois questions susceptibles d'aider le lecteur dans une relecture de sa vie et de son expérience. Au total, le souci pédagogique - dont témoignaient déjà les précédents ouvrages de ces auteurs - se révèle ici particulièrement fécond.

Étienne Perrot sj

## Livres ouverts

#### SOCIÉTÉ

Sous la direction de Jean-Maurice Délèze Savoirs et responsabilités Où va l'Université? Lausanne, Socialinfo 2019, 158 p.



L'Université a toujours eu un rôle capital, celui d'ouvrir l'accès au savoir. Mais depuis l'introduction du Système de Bologne, elle tend à se calquer sur le modèle américain, dans une course technologique et une concurrence effrénées, sans se soucier des préoccupations humanistes, éthiques et même écologiques.

Cet ouvrage pose la question de la place de l'Homme dans ce système. Pour en débattre, un groupe de travail pluridisciplinaire s'est constitué, dont plusieurs membres sont proches de l'Université de Fribourg. Ce livre présente leurs réflexions, qui se veulent propres à promouvoir peu à peu des fondements humanistes et éthiques à la mesure des enjeux de notre temps.

Reconnaissons à l'Université de Fribourg le mérite de s'être préoccupée, depuis sa création, de la Doctrine sociale de l'Église. Elle a créé des cercles d'études, comme la Plateforme Dignité et Développement en 2015, qui ont à cœur de discerner les enieux sociétaux à la lumière de l'enseignement social chrétien. Mais elle se doit aujourd'hui d'enseigner à ses étudiants une démarche humaniste, qui accorde une place importante aux exigences de justice et de promotion de la dignité de tous. L'encyclique Laudato si' nous y invite, elle est la voie royale pour toute l'humanité, déclare Christine von Garnier, la seule intervenante féminine de l'ouvrage.

La Faculté de théologie a un rôle éminent à jouer pour cultiver un nouvel humanisme chrétien, dit de son côté le professeur François-Xavier Amherdt. Ses étudiants en théologie proviennent d'une cinquantaine de pays, ce qui élargit les horizons des Suisses et Suissesses et favorise leur conscience missionnaire. Cela s'avère plus nécessaire que jamais, car notre pays tend parfois à se laisser gagner par des réflexes de peur, de repli et de fermeture.

Cet ouvrage est agréable à consulter tant les différentes interventions décrivent avec pertinence l'enseignement académique tel qu'il est pratiqué de nos jours, avec ses limites mais aussi ses nombreuses idées et initiatives pour promouvoir la responsabilité sociale de l'enseignement et de la recherche.

Monique Desthieux

#### Sarah Chiche Une histoire érotique de la psychanalyse

De la nourrice de Freud aux amants d'aujourd'hui Paris, Payot et Rivages 2018, 304 p.



Sarah Chiche, psychologue clinicienne confirmée et psychanalyste, est aussi écrivain et journaliste. Après trois romans et quelques essais, elle propose cette histoire érotique de la psychanalyse. Le sujet central de l'ouvrage est l'amour dans toutes ses nuances: empathie, amitié, flirt et jeux, attrait sexuel, envie de fusion corporelle. La juxtaposant à l'amour, elle examine aussi les formes d'expression de la haine: narcissisme, volonté de subjuguer et de dominer l'être aimé, désir de blesser pouvant aller jusqu'à l'anéantissement. Ces attitudes sont illustrées par des comptes rendus de thérapies menées par Sigmund Freud, Carl Gustave Jung, Sabina Spielrein ou leurs élèves, dont beaucoup de femmes.

Sans ces femmes, écrit l'auteure, il n'y aurait pas de psychanalyse. Estce exagéré? Il est certain que les femmes perspicaces, observatrices et ouvertes qui ont consulté les premiers analystes ont grandement contribué à l'évolution de la discipline naissante et à l'affinement des vues initiales quelque peu schématiques et marquées de masculino-centrisme. Devenues par la suite analystes à leur tour, elles ont enrichi la théorie et la pratique. Elles ont même introduit de nouvelles thématiques: alors que les pères de la psychanalyse traitaient de l'homosexualité comme si elle ne concernait que les hommes, elles ont fait valoir qu'elle existe bel et bien aussi chez les femmes.

Nous avons lu avec intérêt les pages sur l'enfance de Freud et passé par la suite sur Le bidet, instrument de la première révolution sexuelle. En une dizaine de pages, l'auteure y dresse l'historique en France de l'évolution des mœurs et des idées sur la sexualité à partir de 1810, consécutive à la promulgation du Code pénal et du Code civil qui dissocie les pratiques sexuelles de la religion.

Le cheminement de la pensée de Sarah Chiche rend la lecture de l'ouvrage parfois difficile. Des digressions, retours en arrière et intercalations déroutent le lecteur, qui peine à comprendre à qui est imputable une action, de qui émane une affirmation ou qui s'est suicidé. Les associations d'idées de l'auteure ne sont pas non plus toujours aisées à suivre. À qui s'adresse-t-elle ? Aurait-elle un message à transmettre? Elle nous éclaire moins sur ces questions qu'au sujet des ébats, exploits et abus sexuels imputables à des psychanalystes éminents et défunts pour la plupart...

Anna Spillmann

Stéphane Jacquot Pardonner l'irréparable Pour une nouvelle justice Paris, Salvator 2018, 164 p.



Juriste et responsable politique français, Stéphane Jacquot est l'auteur de plusieurs publications sur les condamnés et les victimes. Convaincu que le détenu est une personne et non un problème à résoudre, il s'engage pour: une police de proximité moins répressive, « qui modifie son approche par la prévention de la délinquance et l'empathie envers les victimes»; un système judiciaire qui « oriente davantage les justiciables vers des actions de réparation envers les victimes et la société, pour rendre les peines plus efficaces »; une prison qui retrouverait l'essentiel de ses missions, soit la protection de la société des individus les plus dangereux et la réinsertion.

Pour aller au-delà de la modernisation des prisons, il appelle à davantage de peines de substitution. Il présente aussi la notion de « victime » et pointe du doigt les manques de moyens de la police, qui est ellemême victime de violences.

Son analyse de la «justice réparatrice», en pleine émergence à côté de la justice punitive et de la justice réhabilitative, est très pertinente. «La vie d'un homme ne se résume pas seulement à l'infraction qu'il a commise et je reste convaincu qu'il peut devenir meilleur.» Il pose la question du pardon - « la réparation passe-t-elle par le pardon?» - en analysant le pardon que Jean Paul II a offert à Ali Agça. Deux témoignages accompagnent cette fine analyse: celui de Jean-Marie Bigard, dont le père a été agressé et tué, et celui de Caroline Langlade, rescapée de l'attentat du Bataclan le 13 novembre 2015 et qui a fondé une association pour l'amélioration de l'aide aux victimes.

Ce livre part d'une analyse du système français, mais il ouvre des portes à une réflexion plus large qui peut intéresser d'autres pays européens, dont le nôtre. Sa foi en l'Homme lui permet de proposer des méthodes de police et de justice préventives et bienveillantes. Il ne reste qu'à les mettre en pratique!

Marie-Thérèse Bouchardy

#### **BIOGRAPHIE**

Corinne Chaponnière Henry Dunant, la croix d'un homme Genève, Labor et Fides 2018, 576 p.



La vie du fondateur de la Croix-Rouge se découpe en quatre parties quasiment égales. Tout d'abord une jeunesse imprégnée d'une religiosité exigeante, suivie d'une vingtaine d'années d'action internationale frénétique. Puis vingt ans d'errance entre la France (où il est un témoin impuissant de l'écrasement de la Commune), l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne; vingt ans de disette, de délire de persécution et de ressassement de reproches et de rancunes. Enfin, le dernier quart, avec l'exil à Heiden (Appenzell Rhodes-Extérieures). Là, reclus volontaire dans sa chambrette, il recoit la satisfaction du Prix Nobel de la Paix et la reconnaissance internationale tant attendue.

Dans cette biographie minutieusement documentée, la journaliste et écrivaine genevoise Corinne Chaponnière retrace le besoin de notoriété du citoyen genevois, sa soif - fort efficace au demeurant - de la cour des princes et des rois. Avec une incroyable mixture de ruse, de narcissisme et de générosité, à peine trentenaire, Henry Dunant fonde les Unions chrétiennes de jeunes gens, puis la décennie suivante la Croix-Rouge.

C'est en cherchant à rencontrer Napoléon III, pour lui remettre une édition de luxe du panégyrique qu'il lui a consacré, qu'il bute en juin 1859 sur les blessés de la bataille de Solférino. Ils lui inspireront son livre culte. Véritable manifeste, largement diffusé, il va porter son idée maîtresse: créer des corps de secouristes reconnus par tous les belligérants, leur confier le soin des blessés de tous les camps.

En très peu d'années, sans autre point d'appui que la vénérable Société genevoise d'utilité publique, agissant au culot, Dunant parvient à convaincre seize gouvernements d'envoyer des délégués officiels à la Conférence de Genève qui, en octobre 1863, valide en dix résolutions et trois vœux son projet. Neuf mois plus tard, une conférence diplomatique adopte la Convention de Genève.

Mais tout aussi rapidement qu'il est monté au zénith, Dunant chute bien bas, entraîné par son attrait pour les investissements, lui qui n'en a quère les ressources. Comme d'autres Suisses, il a voulu se faire une santé financière en Algérie, prise aux Ottomans quelques décennies auparavant par la France. Combien de fois a-t-il dû aller sur place, faire antichambre, empiler montage sur montage, pour que finalement une lourde faillite emporte sa fortune et sa réputation! En mai 1867, talonné par ses créanciers et sa mauvaise conscience, exclu de l'organisation qu'il a construite, il quitte nuitamment Genève pour ne plus jamais y revenir.

Il ne lui sera pas donné de rééditer le coup de génie de 1863 et aucun de ses vastes projets n'aboutira: pré-

venir les conflits armés par l'arbitrage international, protéger les prisonniers de guerre, abolir l'esclavage, mobiliser les femmes pour la paix et la famille, donner une nouvelle vie à la Palestine, réconcilier le Proche-Orient... Il payera très cher ses fuites en avant, son tempérament impulsif, ombrageux et impérieux.

Comme le dit joliment sa biographe, «le génie de Dunant ne s'embarrasse pas de ses victimes, même si le souci des victimes a fait tout le génie de Dunant». Et ce sont paradoxalement ces mêmes traits de caractère qui ont fait de lui un fondateur d'humanité.

René Longet

Denis Guénoun Trois soulèvements Judaïsme, marxisme et la table mystique Genève, Labor et Fides 2019, 138 p.



Ce professeur émérite de la Sorbonne, homme de théâtre et auteur d'ouvrages littéraires et philosophiques, nous livre un essai d'autobiographie spirituelle fort intéressant, dans la vérité et la lucidité.

Trois «soulèvements» ou trois influences primordiales ont marqué sa réflexion tout au long de sa vie. D'abord le judaïsme dont il est issu (juif d'Algérie dans son enfance et adolescence), qui se base sur les tables de la Loi données à Moïse. Tout en se disant athée, il reconnaît «une transcendance du don de la Loi ». Vient alors le marxisme, sur les traces de son père engagé au Parti communiste. En France, où lui-même s'engage, il reconnaît au Parti «son intelligence du possible (...) son refus à priori de l'injustice». Enfin, attiré par le Sermon sur la montagne et par la non-violence évangélique, il n'a cessé d'être interrogé par le christianisme, essence même de l'amour des ennemis.

Tout cela est incarné dans l'Histoire: sionisme, État d'Israël, conflit israélo-arabe, révolution russe, stalinisme, entrée à Prague des troupes du Pacte de Varsovie, etc. Et c'est cette Histoire qu'il interroge et dont il critique les errements, les dévoiements. Il en appelle à une transformation de soi, à une conversion à une foi comme « changement de mode d'être », loin de toute « bimbeloterie religieuse ».

Marie-Thérèse Bouchardy

#### **POLITIQUE**

#### Joseph Deiss Quand un cachalot vient de tribord...

Récits d'une Suisse moderne, pacifique et heureuse Vevey, Aire 2018, 474 p.



Ancien ministre suisse de l'Économie, des Affaires étrangères et président de la Confédération, président de l'Assemblée générale des Nations Unies, européen convaincu, Joseph Deiss occupe intelligemment sa retraite en partageant ses souvenirs, son expérience et les leçons de politique internationale qu'il en a tirées.

Une lecture superficielle verrait dans cet ouvrage un tissu d'anecdotes, telles qu'en racontent tous les anciens hommes de pouvoir. En fait, sous couvert d'un humour pétri d'humilité (ça va généralement ensemble), Joseph Deiss donne une leçon de civisme et rappelle opportunément quelques points que les étrangers - et peut-être certains Suisses - ont tendance à oublier: par exemple, qu'il n'existe pas en Suisse de chef d'État, mais simplement un Exécutif qui se choisit annuellement un président.

Concernant les relations internationales, le titre en évoque toute la sagesse helvétique: quand le cachalot vient de tribord, il a la priorité, quand il vient de bâbord, il a aussi la priorité. Cette idée, empruntée au navigateur Olivier de Kersauson, est, dès l'introduction, appliquée aux négociations avec l'Europe et aux relations avec les États-Unis (« Avec eux, on ne négocie pas: ils présentent la facture, on répond oui ou non! »).

Je vois là non pas du fatalisme mais de la prudence, cette vertu aristotélicienne qui n'est autre que l'intelligence des situations concrètes. Mais pour cela, il faut, comme Joseph Deiss, bien connaître ses dossiers.

Étienne Perrot sj

#### Dick Marty Une certaine idée de la justice Lausanne, Favre 2018, 312 p.



Dick Marty parcourt le long chemin de sa carrière professionnelle, riche en péripéties et en expériences, mais source d'une réflexion profonde et fondée sur la justice, son exercice, ses falsifications. Enquêteur, procureur, homme politique, expert en criminalité, rapporteur pour différentes instances internationales, Marty ne craint pas le pouvoir politique, ni les truands ni l'opinion publique; il va de l'avant, en serviteur de la justice.

Le souvenir de ses enquêtes, des nombreuses affaires qu'il a instruites sous les cieux des cinq continents nourrit sa réflexion. S'il est habité par un très haut idéal, il n'est nullement idéaliste. Il a trop côtoyé les truands en tous genres et les politiciens honnêtes ou malhonnêtes, les hauts-fonctionnaires et les chefs d'États, pour se bercer d'illusions.

Les affaires instruites ou dans lesquelles il a été impliqué? Tchétchénie et Caucase du Nord, Roumanie, Auschwitz, Rwanda, Pizza Connection, UBS et criminalité en cols blancs, Cuba, Haïti, Turquie, prisons de la CIA en Europe, Bamako, Syrie, Kosovo et trafic d'organes, etc. Il s'exprime sur la criminalité en cols blancs, sur le trafic de la drogue et sa répression, sur la corruption, sur la politique anti-terroriste américaine et le contre-terrorisme italien. Il a défendu des personnes injustement suspectées de terrorisme par des instances internationales.

Toutes ces expériences nourrissent sa réflexion et lui font toucher du doigt les compromissions des politiques et des gouvernements, leurs soumissions aux impératifs économiques américains, leurs dénis de justice pour de sombres avantages économiques. Il ne manque pas d'épingler au passage la lâcheté du Conseil fédéral et de certaines commissions internationales. Très sévère à l'endroit des États-Unis, il analyse la politique internationale, le conflit Israël-Palestine, la

réforme du Ministère public de la Confédération, le fonctionnement du Tribunal pénal international.

Le regard que porte Marty sur ce monde est celui d'un humaniste, d'un homme compétent, lucide, expérimenté, sensible à la misère et aux victimes de l'injustice. Passionnant.

Pierre Emonet si

#### Jean Ziegler Le capitalisme expliqué à ma petite-fille

(en espérant qu'elle en verra la fin) Paris, Seuil 2018, 128 p.



Développer des entreprises qui font des affaires - et des bonnes - à travers tous les continents, qu'y a-t-il là de répréhensible? C'est la question que pose Zohra, la petite-fille de Jean Ziegler, à son grand-père qui a débattu, et s'est débattu, face à Peter Brabeck, le président de Nestlé, la société transcontinentale de l'alimentation la plus puissante du monde. Au cours de leur entretien télévisé. Brabeck s'est fait le chantre de l'ordre capitaliste, prétendant qu'il représente la plus juste forme connue d'organisation de la planète: alors que l'humanité a croupi dans la pauvreté pendant la majeure partie de l'histoire du monde, des milliards de personnes se retrouvent riches, bien nourries, propres et en

sécurité depuis l'invention du système capitaliste. Du coup Jean Ziegler s'indigne.

Constamment relancé par les questions pleines de bon sens de Zohra, le sociologue explique à sa petitefille ce qu'est le capitalisme, son origine, ses conséquences funestes, l'injustice congénitale qui a engendré «l'ordre cannibale du monde». Les grandes sociétés transcontinentales n'ont qu'un but, le profit. Pour y parvenir, ignorant les États et les instances internationales, elles n'hésitent pas à délocaliser leur production au mépris du bien commun, à exploiter des régions du tiers-monde, à recourir au travail des enfants, à soutenir des dictateurs et à soustraire leurs profits au contrôle des États en les expatriant dans des paradis fiscaux. Résultats des courses: les inégalités s'accroissent, les riches deviennent de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres.

Jean Ziegler revient sur l'essentiel des thèmes qui l'ont toujours mobilisé. Ses adversaires n'hésiteront pas à lui reprocher son parti-pris. Mais l'ancien rapporteur spécial de l'ONU pour le droit à l'alimentation, actuel vice-président du comité consultatif du Conseil des droits de l'homme de l'ONU, parle en connaissance de cause. Des informations historiques, des statistiques, des exemples concrets incontestables illustrent les explications du grand-père, qui fait preuve d'un grand talent pédagogique. Ses propos sont clairs, à la portée de ceux et celles qui, sans être des spécialistes des réalités socio-économiques, condamnent la dictature du marché.

En refermant ce petit livre, on se prend à rêver qu'il soit largement diffusé auprès de la génération de sa petite-fille, ces futurs artisans d'une société plus juste, même si, à la fin, l'auteur avoue son ignorance du système socio-économique qui devrait remplacer le capitalisme honni. Pierre Emonet sj

### Jacques Pous L'invention chrétienne du sionisme De Calvin à Balfour Paris, L'Harmattan 2018, 512 p.



Le titre de cet ouvrage décrit parfaitement son contenu. Il s'agit pour l'auteur de montrer comment «la Terre promise d'abord, la Terre sainte ensuite ont évacué la Palestine». «Le projet sioniste, nous dit-il, s'est édifié sur une série de mythes fondateurs dont la fonction, comme pour tous les nationalismes, était de structurer une identité nationale. Des mythes qui ont eu d'autant plus d'impact qu'ils étaient non seulement ceux du monde juif, mais aussi, et surtout, ceux du monde chrétien (...) Le sionisme comme toute idéologie n'est pas l'invention d'un seul homme; il est l'invention d'une époque. Il est apparu dans le cadre d'une réflexion théologique développée avec la Réforme (...) Décrire sa généalogie idéologique sera donc l'un des objectifs de cette étude. »

Par une approche très maïeutique, où l'on reconnaît le philosophe et le voyageur en plus de l'historien, l'au-

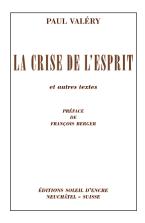
du Proche-Orient ou celle des religions et des idéologies.

Gabriel Bittar

### LITTÉRATURE

#### Paul Valéry

La crise de l'esprit et autres textes Neuchâtel, Soleil d'Encre 2018, 158 p.



« Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » Cette phrase de Valéry met l'eau à la bouche. Elle promet que les meilleurs textes du célèbre écrivain permettront d'en savoir plus sur les dérives contemporaines. Et de fait, ceux-ci donnent à réfléchir, par exemple lorsqu'ils montrent que les esprits modernes s'engagent dans une voie sans issue parce qu'ils abusent de «savants mélanges». Valéry n'a-t-il pas raison de dénoncer «la libre coexistence dans tous les esprits cultivés des idées les plus dissemblables, des principes de vie et de connaissance les plus opposés »? Nos esprits ne ressemblent-ils pas à un « carnaval » où se côtoient des figures culturelles incompatibles, doxa économique libérale, évangile de la solidarité, technophilie, écologisme...?

Au fil des pages pourtant, une expérience moins agréable attend le lecteur. Une centaine d'années après leur publication, certains dévelop-

teur guide son lecteur à travers le temps et l'espace. On ne se perd pas dans le dédale. La première partie traite de la mise en place de trois inventions, toutes trois chrétiennes, en autant de mythes fondateurs: ceux d'Eretz Israël en tant que terre sans peuple, du sionisme (dans sa forme calviniste et évangélique) et d'une nation juive. La deuxième partie, Le sionisme comme projet colonial, décrit méticuleusement les origines religieuses et géopolitiques d'une des idéologies qui aura le plus marqué l'histoire récente, ainsi que l'élaboration de la Déclaration Balfour et du mandat britannique sur la Palestine.

L'histoire est habituellement écrite par les vainqueurs. L'auteur offre ici un autre son de cloche: «En deux siècles, le passage d'un rêve mysticothéologique à un projet colonial s'était réalisé.» Il arrête son exposition au commencement de la période mandataire britannique sur la Palestine. À la fin de son ouvrage toutefois, il entrouvre la fenêtre sur l'implacable suite logique de l'histoire, en citant entre autres Golda Meir, une fondatrice de l'État d'Israël, alors qu'elle s'exprimait peu après une foudroyante conquête territoriale de celui-ci en 1967: «Ils n'existaient pas. » Ces gens qu'elle ne pouvait nommer, puisqu'ils n'existaient pas, ce sont les Palestiniens.

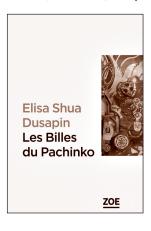
Une large étude, indispensable à ceux qu'intéresse l'histoire de l'Europe et

pements paraissent très datés. Comment adhérer à ce culte de l'« esprit » d'un homme qui ne s'intéressait au monde « que sous le rapport de l'intellect », qui idolâtrait la géométrie, qui osait mettre ces mots dans la bouche de Monsieur Teste: « La bêtise n'est pas mon fort »? Insensé de croire, comme lui, que l'Europe est « la partie précieuse de l'univers terrestre, la perle de la sphère, le cerveau d'un vaste corps ». Inconcevable de souhaiter que « l'Europe garde sa prééminence dans tous les genres ».

Cela dit, de tels passages ont tout de même un intérêt: leur côté prétentieux fait comprendre, par contraste, à quel point le travail des sciences humaines tout au long du XX<sup>e</sup> siècle a été salutaire. Plus possible, aujourd'hui, de se croire au-dessus de la mêlée. Le lecteur peut ainsi tirer profit de différentes manières de ce petit livre publié par François Berger, amateur de belle langue, qui a pour ambition de rééditer des textes de valeur mais « quelque peu oubliés ».

Yvan Mudry

Elisa Shua Dusapin Les Billes de Pachinko Genève, Zoé 2018, 138 p.



Ouand les silences sont habités d'une histoire douloureuse, ils deviennent porteurs de lourds non-dits... Bien des jeunes de familles d'exilés se heurtent à cette difficulté: comment se relier à ses racines, alors même que ceux qui pourraient transmettre la mémoire familiale préfèrent se taire? Avec son écriture dépouillée et délicate, Elisa Shua Dusapin, une auteure franco-coréenne qui a grandi en Suisse, nous fait vivre, presque physiquement, cette déchirure. Son récit traduit la complexité de ce «travail» d'appartenance chez ceux dont les origines croisent plusieurs cultures.

Nous partons au Japon avec elle et avec Claire, son héroïne, une narratrice suisse-coréenne qui a décidé de passer l'été chez ses grands-parents. Comme tant d'autres Coréens, ceuxci ont trouvé refuge au Japon dans les années 50, après la partition de leur pays, et ont essayé de reconstruire au mieux leur vie. Ils tiennent un établissement de pachinko, des machines de jeux. Mais Claire a fomenté un projet pour eux: les ramener en Corée, pour la première fois depuis leur exil...

Il pleut beaucoup à Tokyo l'été. Les journées de Claire s'étirent lentement. De quoi lui laisser le temps d'observer les petits riens du quotidien, de se cogner le nez sur ces malentendus qui font l'histoire des familles et des cultures, et de retrouver une part de son enfance auprès de Mieko, une petite Japonaise qui apprend le français. La succession sans fin des phrases très courtes qui composent ce roman, tout en sobriété extrême-orientale, permet à chacun de remplir les trous, d'habiter le texte. Des haïkus en prose...

Lucienne Bittar

Geneviève de Simone-Cornet Mais il y a la lumière La grâce de la rencontre Paris, Salvator 2018, 126 p.



Une halte à l'abbaye d'Orval pour faire mémoire d'une amitié rompue: Geneviève de Simone-Cornet, journaliste en Suisse romande, entame un « long chemin jalonné d'interrogations, un lent voyage à travers les mots pour recoudre - si cela s'avérait possible - le tissu de l'amitié ». C'est, sept ans après la rupture, « une avancée dans l'obscur ». Dans le silence et la solitude, hormis le partage des heures de prières des moines, elle se fait « mendiante des mots ». C'est une pause pour ralentir le pas, apaiser les gestes. Ce n'est que dans la lenteur que peut surgir l'émotion, la vie, face au vide, à l'ombre des terres intérieures qui nourrissent la blessure.

Sa recherche est poétique, en compagnie de vivants sur le même chemin: Guillevic, Jeanne Benameur, Lucien Noullez, Frère Christophe ... pour n'en citer que quelques-uns. Seuls le langage poétique et la musique peuvent rejoindre, comme l'écrit Gilles Baudry dans sa préface, « cette présence en chacun de nous de l'indicible ».

J'ai beaucoup aimé cette recherche autour des mots, des « mots-aiguilles » pour recoudre son histoire, qu'elle lance comme une bouteille à la mer. Ce cheminement autour de la blessure puise dans le silence et l'accueil des saisons la lumière qui engendre la veine poétique, pour « accueillir le chant de la terre ».

Marie-Thérèse Bouchardy

### JAB CH-1227 Carouge PP/Journal

Poste CH SA

Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident [...]

Tu connais cette maladie fiévreuse qui s'empare de nous dans les froides misères, cette nostalgie du pays qu'on ignore, cette angoisse de la curiosité ? Il est une contrée qui te ressemble, où tout est beau, riche, tranquille et honnête, où la fantaisie a bâti et décoré une Chine occidentale, où la vie est douce à respirer, où le bonheur est marié au silence. C'est là qu'il faut aller vivre, c'est là qu'il faut aller mourir!

Oui, c'est là qu'il faut aller respirer, rêver et allonger les heures par l'infini des sensations. [...] Oui, c'est dans cette atmosphère qu'il ferait bon vivre, - là-bas, où les heures plus lentes contiennent plus de pensées, où les horloges sonnent le bonheur avec une plus profonde et plus significative solennité.

Charles Baudelaire